DAVID VAN REYBROUCK

Congo

Une histoire



PRIX MÉDICIS ESSAI 2012

PRIX DU MEILLEUR LIVRE ÉTRANGER ESSAI 2012

"LETTRES NÉERLANDAISES"
série dirigée par Philippe Noble

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

De la préhistoire aux premiers chasseurs d'esclaves, du voyage de Stanley missionné par Léopold II à la décolonisation, de l'arrivée de Mobutu puis de Kabila à l'implantation industrielle d'une importante communauté chinoise, ce livre retrace, analyse, conte et raconte quatre vingt-dix mille ans d'histoire : l'histoire du Congo, cet immense territoire africain au destin violenté.

Pour comprendre ce pays, un écrivain voyageur, historien et journaliste est allé à la rencontre du peuple du Congo. A travers de multiples séjours son regard s'est aiguisé, son empathie s'est affirmée, son incessante curiosité lui a permis de saisir, de consigner dans ses carnets souvenirs et propos inédits au rythme d'une enquête basée sur plus de cinq mille documents. Ainsi a-t-il composé ce livre événement traduit dans une demi-douzaine de langues, cet essai total devenu aux Pays-Bas un véritable best-seller de l'histoire contemporaine.

"*Congo* fait partie des rares ouvrages de non-fiction historique qui allient histoires vécues et analyse de ces histoires en transmettant avec virtuosité données pures et vue d'ensemble."

Spiegel, Sebastian Hammelehle, Allemagne.

"Stylistiquement unique, savant, flamboyant. Le livre de l'automne, sublime et digne d'être lu."

Dagbladet, Norvège.

"Nous pouvons le qualifier sans crainte de «livre de l'année». Ce mélange magistral de reportage, d'historiographie et de littérature a obtenu des critiques dithyrambiques et remporté prix sur prix… Ce que Van Reybrouck produit surtout sans effort, c'est une prose élégante, souvent magnifique."

Vrij Nederland, Pays-Bas.

"Le monde se passionne pour cet ovni littéraire qui entrecroise approches historiographique, littéraire et journalistique…"

Jeune Afrique.

DAVID VAN REYBROUCK

David Van Reybrouck est né à Bruges en 1971. Il a étudié l'archéologie, l'histoire et la philosophie à l'université de Louvain puis à Cambridge. Il est titulaire d'un doctorat de l'université de Leyde.

Ecrivain, romancier, homme de théâtre, il est également journaliste. Congo. Une histoire *est le troisième livre de David Van Reybrouck publié aux éditions Actes Sud.*

DU MÊME AUTEUR

LE FLÉAU, Actes Sud, 2008.
MISSION suivi de *L'ÂME DES TERMITES*, Actes Sud-Papiers, 2011.

Les cartes de ce livre ont été conçues par Jan de Jong.

Titre original :
Congo. Een geschiedenis
Editeur original :
De Bezige Bij, Amsterdam
© David Van Reybrouck, 2010

© ACTES SUD, 2012
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-01370-7

David Van Reybrouck

CONGO
UNE HISTOIRE

Traduit du néerlandais (Belgique)
par Isabelle Rosselin

ACTES SUD

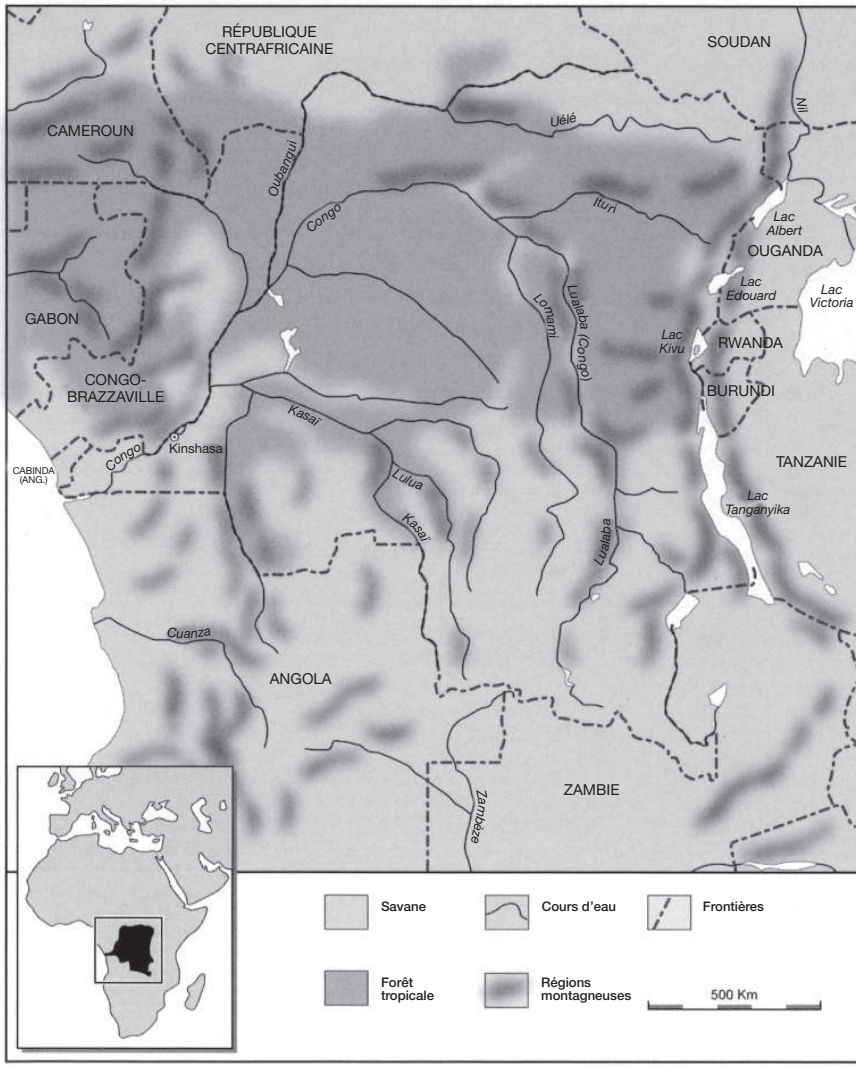
"Le Rêve et l'Ombre étaient de très grands camarades."*

BADIBANGA,
L'Eléphant qui marche sur des œufs
Bruxelles, 1931

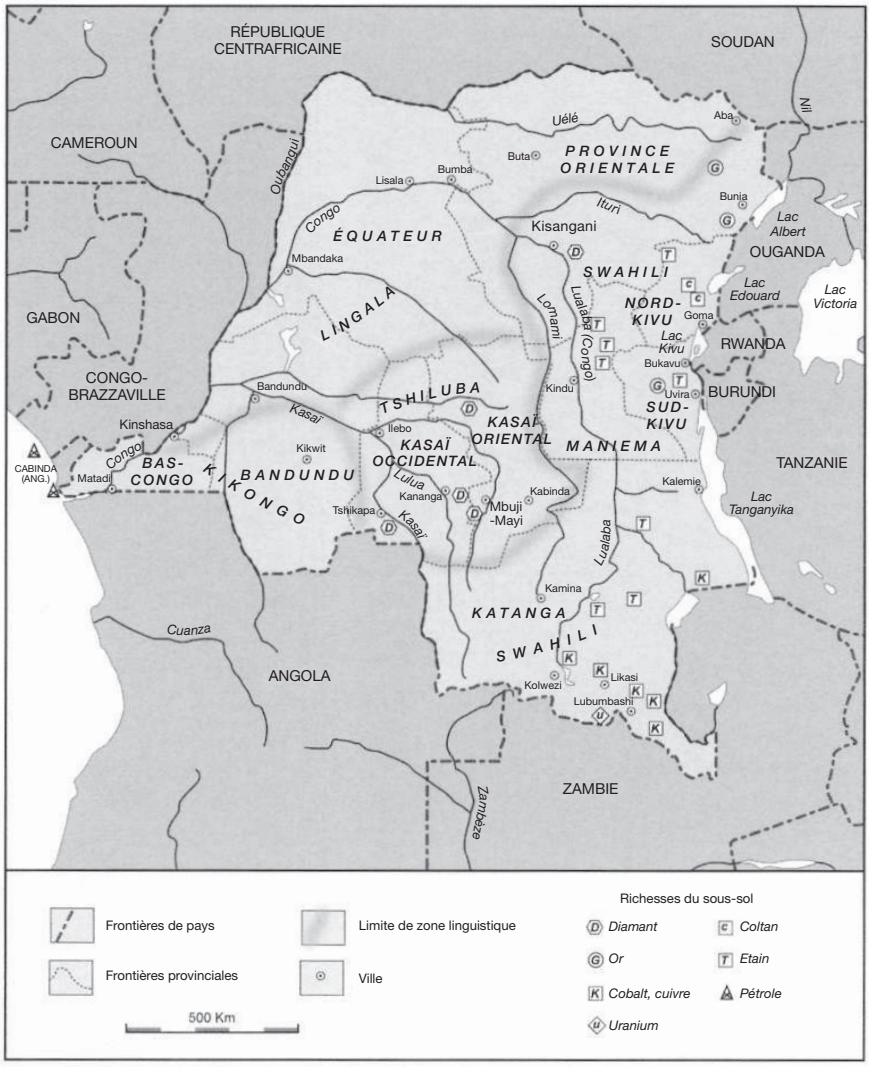
* Tous les mots ou expressions en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

A la mémoire d'Etienne Nkasi (1882 ?-2010), en reconnaissance profonde de son témoignage exceptionnel et de la poignée de bananes qu'il m'a offerte lors de notre première rencontre.
Et pour le petit David, né en 2008, fils de Ruffin Luliba, enfant-soldat démobilisé, et de son épouse Laura, qui ont voulu donner mon nom à leur premier enfant.*

Carte 1 : Géographie



Carte 2 : Population, administration et matières premières



INTRODUCTION

C'EST ENCORE l'océan, bien sûr, mais manifestement il n'est plus le même, sa couleur a changé. Les vagues, larges et basses, continuent d'onduler gentiment, on ne voit encore que l'océan, mais le bleu se tache peu à peu de jaune. Cela ne donne pas du vert, contrairement au souvenir que nous a laissé la théorie des couleurs, mais un résultat trouble. L'azur éclatant a disparu. Les rides turquoise sous le soleil de midi se sont effacées. Le cobalt insondable d'où surgissait le soleil, l'outremer du crépuscule, le gris de plomb de la nuit : terminé.

A partir de maintenant, tout n'est que soupe.

Une soupe jaunâtre, ocre, rouille. On est encore à des centaines de milles marins de la côte, mais on le sait déjà : ici commence la terre. Le fleuve Congo se jette dans l'océan Atlantique avec une telle force qu'il change la couleur de l'eau sur des centaines de kilomètres.

Autrefois, le voyageur qui se rendait pour la première fois au Congo en paquebot se croyait presque arrivé à la vue de cette altération. Mais l'équipage et les habitués de la colonie faisaient vite comprendre au nouveau venu qu'il avait encore devant lui deux jours complets de navigation, deux jours au cours desquels il verrait l'eau brunir, se salir toujours plus. Debout contre le bastingage à l'arrière du bateau, il remarquait le contraste de plus en plus frappant avec l'eau bleue de l'océan que l'hélice continuait de faire remonter des profondeurs. Au bout d'un certain temps, de grosses touffes d'herbe dérivaient au fil de l'eau, des mottes, des îlots que le fleuve avait recrachés et qui à présent, perdus dans l'océan, ballottaient au gré des flots. A travers le hublot de sa cabine, il distinguait des formes lugubres dans l'eau, "des morceaux de bois et des arbres déracinés, arrachés depuis longtemps à la sombre forêt vierge, car les troncs noirs avaient perdu leurs feuilles, et les moignons dépouillés de grosses branches tournoyaient parfois à la surface avant de replonger[1]".

Les images satellite le montrent clairement : une tache brunâtre qui au plus fort de la saison des pluies s'étend sur huit cents kilomètres à l'ouest. On dirait une fuite du continent. Les océanographes parlent d'"éventail du Congo" ou de "panache du Congo". Quand j'en ai vu pour la première fois des photographies aériennes, je n'ai pu m'empêcher de penser à une personne qui se serait tailladé les poignets et les maintiendrait sous l'eau – mais éternellement. L'eau du Congo, deuxième plus long fleuve d'Afrique, jaillit littéralement dans l'océan. Comme le fond est rocailleux, l'embouchure du fleuve reste relativement étroite[2]. Contrairement au Nil, le Congo n'a pas donné naissance à un delta paisible s'ouvrant sur la mer, mais son énorme masse d'eau est expulsée vers l'extérieur à travers un trou de serrure.

La couleur ocre vient du limon que le fleuve Congo charrie sur son long trajet de quatre mille sept cents kilomètres : depuis sa source en altitude dans l'extrême sud du pays, à travers la savane aride et les marais couverts de lentilles d'eau du Katanga, le long de l'immense forêt équatoriale qui couvre presque toute la moitié nord du pays, jusqu'aux paysages changeants du Bas-Congo et aux mangroves fantomatiques de l'embouchure. Mais la couleur vient aussi des centaines de rivières et d'affluents qui ensemble forment le bassin du Congo, une région d'environ 3,7 millions de kilomètres carrés, plus d'un dixième de la superficie de l'Afrique, correspondant en grande partie au territoire de la république du même nom.

Toutes ces particules de terre, tous ces fragments abrasés d'argile, de limon, de sable se laissent emporter par le courant, en aval, vers le large. Parfois ils flottent tranquillement, glissant au fil de l'eau sans se faire remarquer, puis soudain ils basculent dans une furie frénétique qui mêle à la lumière du jour l'obscurité et l'écume. Parfois ils restent accrochés. A un rocher. A une berge. A une épave rouillée qui hurle en silence vers les nuages et autour de laquelle s'est formé un banc de sable. Parfois ils ne rencontrent rien, rien du tout, sinon l'eau, une eau toujours différente, d'abord douce, puis saumâtre, et enfin salée.

Ainsi commence un pays : loin de la côte, dilué dans une très grande quantité d'eau de l'océan.

Mais où commence l'Histoire? Là aussi, bien plus tôt qu'on ne pourrait l'imaginer. Quand j'ai envisagé il y a six ans d'écrire, pour le cinquantième anniversaire de l'indépendance du Congo, un livre sur l'histoire mouvementée du pays, non seulement à l'époque postcoloniale, mais aussi pendant la période coloniale et une partie de l'ère précoloniale, j'ai décidé que cela n'aurait de sens

que si je pouvais donner la parole à autant de voix congolaises que possible. Pour tenter à tout le moins de défier l'eurocentrisme qui allait certainement me jouer des tours, il m'a paru nécessaire de me mettre systématiquement en quête de perspectives locales, car il n'existe naturellement pas une version congolaise unique de l'Histoire, pas plus qu'il n'en existe une version belge unique, européenne ou tout simplement "blanche". Des voix congolaises, donc, autant que possible.

Seulement voilà : par où devais-je commencer dans un pays où, les dix années précédentes, l'espérance de vie moyenne était inférieure à 45 ans? Dans ce pays qui allait fêter ses 50 ans, les habitants n'atteignaient plus cet âge. Certes, des voix surgissaient de sources coloniales plus ou moins oubliées. Des missionnaires et des ethnographes avaient consigné des histoires et des chants magnifiques. Les Congolais eux-mêmes avaient écrit d'innombrables textes – j'allais même à ma grande surprise trouver un document autobiographique du XIX^e^ siècle. Mais je cherchais aussi des témoins vivants, des personnes désireuses de partager avec moi le récit de leur vie, même les banalités. Je cherchais ce que l'on retrouve rarement dans les textes, car l'Histoire est tellement plus que ce qu'on en écrit. On peut le dire de toutes les époques et pour toutes les régions, mais c'est d'autant plus vrai dans celles où seule une petite minorité en haut de l'échelle sociale a accès aux mots écrits. Ayant étudié l'archéologie, j'attache une grande valeur aux informations non textuelles, car elles permettent souvent d'obtenir une image plus complète, plus tangible. Je voulais interviewer des gens, pas nécessairement des personnalités influentes, mais des gens ordinaires dont la vie est marquée par l'Histoire avec un grand H. J'avais envie de demander aux gens ce qu'ils mangeaient durant telle ou telle période. J'étais curieux de savoir quelles couleurs ils avaient portées, à quoi ressemblait leur maison quand ils étaient enfants, s'ils allaient à l'église.

Bien entendu, il est toujours risqué de se faire une idée du passé en extrapolant à partir de ce que racontent les gens aujourd'hui : rien n'est aussi actuel que le souvenir. Mais si les opinions sont particulièrement malléables – les informateurs vantaient parfois les mérites de la colonisation : était-ce parce que les choses allaient si bien à l'époque? ou parce qu'elles allaient si mal à présent? ou encore parce que je suis belge? –, les souvenirs que laissent des objets ou des actes banals opposent souvent quant à eux une plus grande inertie. On avait un vélo ou on n'avait pas de vélo en 1950. On parlait kikongo avec sa mère quand on était enfant ou on ne parlait pas kikongo avec elle. On jouait au football au poste missionnaire ou on ne jouait pas au football. La mémoire ne jaunit pas

partout aussi vite. Les banalités de la vie gardent plus longtemps leur couleur.

Je voulais donc interviewer des Congolais ordinaires à propos de leur vie ordinaire, même si je n'aime pas le mot "ordinaire", car souvent les histoires que j'ai pu entendre étaient vraiment exceptionnelles. Le temps est une machine qui broie les vies, je l'ai appris en écrivant ce livre, mais parfois il y a aussi des gens qui broient le temps.

Une fois encore : par où devais-je commencer? J'avais espéré pouvoir parler ici et là à quelqu'un qui avait encore des souvenirs précis des dernières années de l'époque coloniale. J'étais parti d'emblée de l'idée qu'il n'y aurait pratiquement plus de témoins de la période antérieure à la Seconde Guerre mondiale. Je pourrais déjà m'estimer heureux de trouver un informateur d'un certain âge susceptible de me parler de ses parents ou de ses grands-parents pendant l'entre-deux-guerres. Pour les périodes plus anciennes, je devrais chercher tant bien que mal mon chemin en m'aidant de la boussole tremblotante des sources écrites. Il m'a fallu un certain temps pour m'apercevoir que, si l'espérance de vie moyenne au Congo aujourd'hui est très faible, ce n'est pas parce qu'il y a peu de personnes âgées, mais parce que tant d'enfants meurent. L'effrayante mortalité infantile fait baisser la moyenne. Au cours de mes dix voyages au Congo, je n'ai pas tardé à rencontrer des gens de 70, 80 et même 90 ans. Un jour, un vieillard aveugle de près de 90 ans m'a beaucoup parlé de la vie que son père avait vécue ; indirectement, j'ai pu ainsi plonger dans les années 1890, à une profondeur étourdissante. Mais ce n'était encore rien par rapport à ce que Nkasi m'a raconté.

Vue du ciel, Kinshasa ressemble à une reine termite, monstrueusement enflée, en proie à une agitation frémissante, toujours s'affairant, toujours grossissant. Sous une chaleur écrasante, la ville s'étire le long de la rive gauche du fleuve. De l'autre côté s'étend sa sœur jumelle, Brazzaville, plus petite, plus fraîche, plus rayonnante. Les tours de bureaux ont des façades en verre miroir. C'est le seul endroit au monde où deux capitales peuvent se regarder, mais Kinshasa voit dans Brazzaville le reflet de sa propre misère.

Kinshasa a une palette de couleurs variée, sans les pigments éclatants d'autres villes inondées de soleil. On n'y voit jamais les couleurs saturées de Casablanca, jamais les coloris chauds de La Havane, jamais les teintes rouge intense de Bénarès. A Kinshasa, la moindre touche de peinture se décolore si vite que les gens ne semblent plus vouloir se donner la peine de la rafraîchir : les couleurs délavées sont devenues une esthétique. Les

pastels dominent, coloris dont raffolaient déjà les missionnaires. De la plus modeste boutique où l'on vend du savon ou quelques minutes d'appels téléphoniques, aux volumes exubérants d'une nouvelle église pentecôtiste, les murs sont immanquablement peints en jaune délavé, vert délavé ou bleu délavé. Comme si des néons restaient allumés dans la journée. Les caisses de Coca-Cola entassées en de grandes forteresses dans la cour de la brasserie Bralima ne sont pas rouge écarlate mais rouge terne. Les chemises des agents de la circulation ne sont pas jaune vif, mais couleur d'urine. Et sous les rayons les plus ardents du soleil, même les couleurs du drapeau national ont l'air pâle en claquant au vent.

Non, Kinshasa n'est pas une ville bigarrée. La terre n'y est pas rouge, comme ailleurs en Afrique, mais noire. Sous la fine couche de couleur pastel perce toujours la grisaille des murs. Quand les maçons font sécher leurs briques au soleil le long du boulevard Lumumba, tout un nuancier de gris s'offre au regard : des briques humides gris foncé, à côté d'autres gris souris, à la texture du cuir, à côté d'exemplaires cendrés. La seule couleur qui saute vraiment aux yeux est le blanc du manioc séché, appelé aussi cassave, la plante à tubercules qui constitue l'alimentation de base dans une grande partie de l'Afrique centrale. Les bassines en plastique remplies de farine que vendent des femmes accroupies ont un tel éclat qu'elles les obligent à plisser les yeux. A côté d'elles s'élèvent des montagnes de racines de manioc, de grosses souches d'un blanc éblouissant qui font penser à des défenses d'éléphant sciées en morceaux. Quand on voit du ciel ces tas désordonnés, on a l'impression que le sous-sol montre les dents, furieux et apeuré comme un babouin. Une grimace. La dentition de travers d'une ville grisâtre. Mais d'une blancheur éclatante, ça oui. D'une blancheur impeccable.

Imaginons que l'on survole la ville comme un ibis. On voit un échiquier de toits rouillés en tôle ondulée, des parcelles de feuillages vert foncé. La grisaille de la *cité** également, les quartiers populaires de Kinshasa qui n'en finissent pas. On décrit des cercles au-dessus de quartiers aux noms de plomb, comme Makala, Bumbu et Ngiri Ngiri, et on descend vers Kasavubu, un des plus vieux quartiers pour les "indigènes", le terme désignant les Congolais à l'époque coloniale. On aperçoit l'avenue Lubumbashi, un axe rectiligne sur lequel débouchent d'innombrables ruelles et allées, mais qui n'a jamais été goudronné. C'est la saison des pluies, les flaques ont la taille d'une piscine. Même le plus habile chauffeur de taxi finit par s'embourber. Une boue d'un noir d'encre est projetée dans un crissement de pneus, maculant les flancs de sa Nissan ou de sa Mazda bringuebalante mais fraîchement lavée.

Mais laissons-le à ses jurons et poursuivons notre vol vers l'avenue Faradje. Dans la cour intérieure au numéro 66, au-delà du mur en béton hérissé de tessons de verre, au-delà de la porte en métal noire brille quelque chose de blanc. Zoomons. Ce n'est pas du manioc ni de l'ivoire. C'est du plastique. Du plastique moulé par injection, blanc, dur. C'est un pot. Un enfant est assis dessus, une adorable fillette d'un an. Sa coiffure : une plantation de petits palmiers attachés sur sa tête par de petits élastiques jaune et rouge. Sa robe jaune à fleurs est drapée autour de ses fesses. A ses chevilles, il n'y a pas de culotte : elle n'en a pas. Mais elle fait ce que font tous les enfants d'un an dans le monde entier quand ils ne comprennent pas pourquoi il faut absolument rester assis sur le pot : pleurer rageusement à vous fendre l'âme.

Je la vis assise là le jeudi 6 novembre 2008. Elle s'appelait Keitsha. Ce fut pour elle un après-midi traumatisant. Non seulement on la privait du plaisir d'un soulagement spontané, mais elle fut de surcroît obligée d'assister au spectacle le plus effrayant qu'elle eût jamais vu dans sa courte vie : un Blanc, chose qu'elle ne connaissait qu'à travers sa vieille poupée Barbie infirme, mais qu'elle voyait à présent en chair et en os, grandeur nature, en plus avec deux jambes.

Keitsha devait rester tout l'après-midi sur ses gardes. Tandis que les membres de sa famille discutaient avec ce curieux visiteur et allaient même jusqu'à partager des bananes et des arachides avec lui, elle demeura à bonne distance, fixant pendant de longues minutes la main de cet homme qui lui aussi piochait dans le sachet d'arachides avec un bruit de froissement.

Heureusement, je n'étais pas venu pour elle, mais pour son aïeul, Nkasi. Je laissai derrière moi la cour intérieure et la fillette en pleurs en écartant le drap fin. Je fus plongé dans la pénombre. Tandis que mes yeux essayaient de s'y accoutumer, j'entendis le toit craquer sous la chaleur. De la tôle ondulée, bien sûr. Et des murs bleu délavé, comme partout ailleurs. "*Christ est dieu**" y avait-on écrit à la craie. A côté, quelqu'un avait griffonné au charbon de bois une liste de numéros de portables. La maison en guise de carnet d'adresses, parce que depuis des années le papier est hors de prix à Kinshasa.

Nkasi était assis au bord de son lit. La tête baissée. De ses vieux doigts, il essayait de finir de boutonner sa chemise. Il venait de se réveiller. Je m'approchai et le saluai. Ses lunettes étaient retenues par un élastique qui faisait le tour de sa tête. Derrière les verres épais et couverts de rayures, je distinguai de petits yeux humides. Il lâcha sa chemise et prit ma main entre les siennes. Avec une force encore impressionnante dans les doigts.

"*Mundele*", marmonna-t-il, "*mundele!*" Il paraissait ému, comme si nous ne nous étions pas vus depuis des années. "Blanc." Sa voix rappelait un rouage grippé par la rouille qui se met lentement en mouvement. Un Belge dans sa maison… après toutes ces années… Dire qu'il lui était encore donné de vivre ça.

"*Papa** Nkasi", dis-je en m'adressant à la pénombre, "je suis très honoré de vous rencontrer." Il me tenait encore la main, mais me fit signe de m'asseoir. Je repérai une chaise de jardin en plastique. "Comment allez-vous?

— Ah", gémit-il derrière ses verres de lunettes, si rayés qu'on ne voyait plus ses yeux, "ma *demi-vieillesse** me donne bien du souci." A côté du lit était posé un bol contenant des crachats. Sur le matelas défraîchi gisait une poire à lavement. Le caoutchouc de la poire avait manifestement fait son temps. Ici et là un papier d'emballage de médicament. D'un coup, il rit de sa propre plaisanterie.

Quel âge cela pouvait-il bien faire, cette demi-vieillesse? Sans aucun doute, il avait l'air du plus vieux Congolais que j'eusse rencontré jusque-là.

Je n'eus pas à réfléchir longtemps. "*Je suis né en mille huit cent quatre-vingt-deux**."

1882? Les dates sont un concept relatif au Congo. Il m'est parfois arrivé de demander à un informateur quand un événement s'était produit et de l'entendre me répondre : "Il y a très longtemps, oui, vraiment très longtemps, au moins six ans, c'est sûr, ou plutôt non, attendez un peu, disons un an et demi." Mon souhait de présenter le point de vue congolais n'allait jamais pouvoir vraiment se concrétiser : j'attache trop d'importance aux dates. Et certains informateurs tenaient plus à donner une réponse qu'à en donner une exacte. En revanche, j'ai souvent été frappé par la précision avec laquelle ils parvenaient à évoquer de nombreux faits dans leur vie. En plus de l'année, ils pouvaient souvent me préciser le mois et le jour. "J'ai déménagé à Kinshasa le 12 avril 1963." Ou : "Le 24 mars 1943, le bateau est parti." Cela m'a tout simplement appris à faire preuve d'une grande prudence concernant les dates.

1882? Ah bon? Nous parlions donc de l'époque de Stanley, de la fondation de l'Etat indépendant du Congo, des premiers missionnaires. C'était encore avant la conférence de Berlin, la célèbre rencontre de 1885, où les puissances européennes décidèrent de l'avenir de l'Afrique. Avais-je véritablement devant moi une personne qui non seulement se souvenait du colonialisme, mais avait aussi connu l'époque précoloniale? Quelqu'un né la même année que James Joyce, Igor Stravinski et Virginia Woolf? C'était difficile à croire. Cet homme devait alors avoir 126 ans! Non seulement il devait être la personne la plus âgée du monde,

mais il comptait aussi parmi celles qui avaient, de tout temps, vécu le plus longtemps. Au Congo par-dessus le marché. Trois fois l'espérance de vie moyenne du pays.

J'ai donc fait ce que je fais d'habitude : j'ai procédé à des vérifications et des contre-vérifications. Et dans son cas, cela revenait à exhumer le passé, avec une patience infinie, petit à petit. Parfois j'avançais vite, parfois pas d'un pouce. Jamais je n'avais parlé ainsi avec l'histoire lointaine, jamais je ne l'avais sentie si fragile. Souvent je ne le comprenais pas. Souvent il commençait une phrase et s'interrompait au milieu, avec le regard étonné de celui qui va chercher quelque chose dans un placard mais soudain ne sait plus quoi. C'était une lutte contre l'oubli, mais Nkasi n'oubliait pas seulement le passé, il oubliait aussi l'oubli. Les trous qui se formaient se comblaient aussitôt. Il n'avait conscience d'aucune perte. J'essayais au contraire d'écoper un paquebot transatlantique à l'aide d'une boîte de conserve.

Mais en définitive je suis parvenu à la conclusion qu'il était bien possible que l'année de sa naissance soit la bonne. Il parlait d'événements des vingt dernières années du XIX^e^ siècle qu'il ne pouvait connaître que pour les avoir lui-même vécus. Nkasi n'avait pas fait d'études, mais il connaissait des faits historiques qu'ignoraient d'autres vieillards congolais de sa région. Il venait du Bas-Congo, la région située entre Kinshasa et l'océan Atlantique, où la présence occidentale s'est fait sentir en premier. Si la carte du Congo ressemble à un ballon, le Bas-Congo est l'embout à travers lequel tout passe. J'ai ainsi pu tester ses souvenirs concernant des événements bien documentés. Il parlait avec une grande précision des premiers missionnaires, les protestants anglo-saxons venus s'installer dans sa contrée. Ils avaient effectivement commencé vers 1880 leur entreprise de conversion. Il a donné les noms de missionnaires dont il s'est avéré qu'ils étaient arrivés dans la région vers 1890 et qu'ils étaient présents dans un poste missionnaire voisin à partir de 1900. Il a parlé de Simon Kimbangu, un homme d'un village des environs dont nous savons qu'il est né en 1889 et qu'il a fondé sa propre religion dans les années 1920. Et surtout, il a raconté qu'enfant il avait assisté à la construction du chemin de fer entre Matadi et Kinshasa. Or elle a eu lieu de 1890 à 1898. Et les travaux dans sa région ont commencé en 1895. "J'avais 12, 15 ans à l'époque", a-t-il dit.

"*Papa** Nkasi…

— *Oui*?*"

Chaque fois que je lui adressais la parole, il avait l'air distrait, comme s'il avait oublié qu'il avait de la visite. Il ne cherchait absolument pas à me convaincre de son grand âge. Il racontait ce

dont il se souvenait encore et paraissait surpris de ma surprise. Il était visiblement moins impressionné par son âge que moi, qui ai rempli à ce propos un cahier entier.

"Comment se fait-il au juste que vous connaissiez votre date de naissance? Il n'y avait pourtant pas d'état civil?

— C'est Joseph Zinga qui me l'a dit.

— Qui?

— Joseph Zinga. Le plus jeune frère de mon père." Puis j'entendis l'histoire de l'oncle qui avait accompagné un missionnaire anglophone à la mission de Palabala et était lui-même devenu catéchiste, ce qui lui avait permis de connaître le calendrier chrétien. "C'est lui qui m'a dit que je suis né en 1882.

— Mais avez-vous connu Stanley?" Jamais je n'aurais pensé avoir l'occasion un jour dans ma vie de poser cette question avec le plus grand sérieux.

"*Stanlei?*" demanda-t-il. Il prononçait le nom à la française. "Non, je ne l'ai jamais vu, mais j'ai entendu parler de lui. Il est d'abord arrivé à Lukunga, puis à Kintambo." Cet enchaînement coïncidait en tout cas avec le voyage entrepris par Stanley entre 1879 et 1884. "Par contre, j'ai connu Lutunu, un de ses boys. Il venait de Gombe-Matadi, pas loin de chez nous. Il ne portait pas de pantalons."

Le nom de Lutunu me disait quelque chose. Je me souvins qu'il avait été un des premiers Congolais à devenir boy chez les Blancs. Plus tard, le colonisateur le nommerait chef indigène. Il avait cependant vécu jusque dans les années 1950 ; Nkasi avait donc pu aussi faire sa connaissance plus tard. Ce n'était absolument pas le cas pour Simon Kimbangu.

"J'ai fait la connaissance de Kimbangu dès les années 1800", dit-il avec insistance. Ce fut la seule fois où il fit référence, en dehors de sa date de naissance, au XIX^e^ siècle. Leurs villages étaient proches. Et il ajouta : "Nous avions à peu près le même âge. Simon Kimbangu était plus grand que moi en *pouvoir de Dieu**, mais j'étais plus grand en années." A l'occasion de visites ultérieures, il confirma à plusieurs reprises qu'il avait quelques années de plus que Kimbangu, l'homme né en 1889.

Les semaines qui suivirent ma première visite, je passai voir Nkasi plusieurs fois. Là où je logeais à Kinshasa, je me replongeais dans mes notes, je réunissais les morceaux du puzzle et je cherchais les lacunes dans son récit. Chaque visite durait tout au plus une heure ou deux. Nkasi me disait quand il était fatigué ou quand sa mémoire lui faisait défaut. Les conversations se déroulaient chaque fois dans sa chambre. Parfois, il était assis au bord

de son lit, parfois sur le seul autre meuble de la pièce : un siège de voiture usé posé par terre. A une occasion, je lui ai parlé tandis qu'il se rasait. Sans miroir, sans crème à raser, sans eau, mais avec un rasoir jetable qu'il ne jetait jamais. Il se tâtait le menton, faisait les pires grimaces et raclait à l'aide du rasoir blanc sa peau marquée. Après avoir répété plusieurs fois l'opération d'un geste hésitant, il tapotait le rasoir sur le bord de son lit pour le vider. Des poils blancs voltigeaient puis tombaient sur le sol foncé.

Dans un coin de la pièce s'était accumulé tout un bric-à-brac : le reste de ses possessions. Une machine à coudre Singer cassée, un tas de haillons, une grande boîte de lait en poudre de la marque Milgro, un sac de sport et un ballot de linge. J'avais remarqué ce dernier détail lors de ma première visite. Il semblait contenir un objet bombé. "Mais qu'est-ce qui est enveloppé là-dedans?" ai-je demandé un jour. *"Ah, ça*!"* Il a tendu la main vers le ballot. Il a lentement défait l'étoffe et en a sorti un magnifique casque colonial. Un noir. Je ne savais même pas qu'il en existait de pareils. Sans que je l'aie demandé, il l'a mis et m'a fait un grand sourire. *"Ah, monsieur David**, toute ma vie j'ai vécu entre les mains des Blancs. Mais dans deux ou trois jours je vais mourir."

Il se déplaçait très difficilement. Il utilisait en guise de canne le manche d'un vieux parapluie, mais préférait s'en remettre à plusieurs de ses filles pour le soutenir. Nkasi a eu cinq femmes. Ou six. Ou sept. Les avis divergent. Lui non plus ne sait plus trop. La cour intérieure était toujours occupée par plusieurs membres de sa famille. Les estimations sur l'ampleur de sa descendance variaient. Trente-quatre enfants était le nombre qui revenait le plus souvent. En tout cas, quatre fois des jumeaux, tout le monde semblait s'accorder sur ce point. Des petits-enfants? Sans aucun doute plus de soixante-dix.

J'ai fait aussi la connaissance de ses deux frères cadets, Augustin et Marcel, qui avaient respectivement 90 et 100 ans. Marcel n'habitait pas à Kinshasa, mais à Nkamba. J'ai parlé avec le fils d'Augustin, un homme affable et avisé, qui n'était pas encore d'âge mur. Du moins, je le pensais. Jusqu'à ce qu'il me dise qu'il avait tout de même 60 ans déjà. C'était à peine croyable : on ne lui aurait pas donné 45 ans. Une famille d'une résistance exceptionnelle, ai-je pu constater, un hasard exceptionnel de la nature. Trois frères vieux comme le monde, tous trois encore en vie. Il y avait eu deux sœurs aussi, mais elles étaient mortes récemment. Elles aussi avaient dans les 90 ans ou plus.

Ils habitaient à quatorze dans trois petites pièces contiguës, mais tous les jours arrivaient ou partaient des membres de la famille. Nkasi partageait sa chambre avec Nickel et Platini, deux

jeunes d'une vingtaine d'années. L'un d'eux avait un sweat-shirt sur lequel était écrit *Miami Champs*. Nkasi étant le plus âgé, il avait le droit de dormir chaque nuit dans le lit, cela allait de soi ; les jeunes dormaient par terre sur des nattes de feuilles de bananier tressées. Dans la journée, ils allaient parfois s'allonger sur le fin matelas de leur grand-père.

Nkasi se nourrissait de manioc, de riz, de haricots, parfois d'un peu de pain. L'argent manquait pour la viande. Au bout d'une longue conversation, se doutant que j'avais faim, il avait poussé vers moi, à l'aide du manche de son parapluie, un régime de bananes et un sachet d'arachides. "Je le vois bien. La tête est fermée, mais le ventre est ouvert. Tiens, mange." Il était inutile de refuser. A chacune de mes visites, j'apportais quelque chose et j'achetais des boissons fraîches. La famille avait, comme bien d'autres dans la *cité**, un modeste dépôt de boissons de la brasserie Bralima, même si elle-même n'avait pas les moyens d'acheter les Coca et les Fanta. Une fois, j'ai vu Nkasi transvaser sur son siège auto un peu de Coca-Cola dans une chope en plastique. Avec une lenteur terrifiante, il a tendu la chope à Keitsha. Le spectacle était poignant : cet homme qui manifestement était né avant la conférence de Berlin (et avant l'invention du Coca-Cola) donnait à boire à sa petite-fille qui avait vu le jour après les élections présidentielles de 2006.

J'ai rencontré Nkasi pour la première fois le 6 novembre 2008. La veille s'était produit un événement marquant dans l'histoire du monde. A un moment donné, Nkasi a inversé les rôles au cours de la conversation. Avait-il lui aussi le droit de poser des questions? Il ne fallait pas toujours s'intéresser au passé. Il avait entendu une rumeur qu'il n'arrivait pas à croire. "C'est vrai qu'aux Etats-Unis un président noir a été élu?"

La vie de Nkasi recoupe l'histoire du Congo. En 1885, le territoire tombe entre les mains du roi des Belges, Léopold II, qui le nomme Etat indépendant du Congo. En 1908, le roi, face à de virulentes critiques en Belgique et à l'étranger, finit par céder à l'Etat belge son territoire qui, jusqu'en 1960, porte le nom de Congo belge, puis devient un pays indépendant, la république du Congo. En 1965, Mobutu prend le pouvoir par un coup d'Etat et il s'y maintiendra pendant trente-deux ans. A cette époque, le pays reçoit un nouveau nom : Zaïre. En 1997, quand Laurent-Désiré Kabila détrône Mobutu, le pays est appelé République démocratique du Congo. Pour l'aspect "démocratique", il faudra encore attendre un certain temps, car les premières élections libres en plus de quarante ans n'auront lieu qu'en 2006. Joseph Kabila, fils de Laurent-Désiré, est alors élu président. Ainsi, sans beaucoup

déménager, Nkasi aura vécu dans cinq pays différents, ou du moins dans un pays portant cinq noms différents.

Le pays que Léopold II avait conçu ne correspondait en aucune façon à une réalité politique existante, mais il avait une remarquable cohésion géographique : il se confondait avec le bassin du fleuve Congo. Chaque rivière, chaque ruisseau que l'on voit au Congo (à l'exception de deux minuscules cours d'eau) débouche tôt ou tard dans cet unique fleuve imposant et contribue théoriquement à cette tache brune dans l'océan. C'est une donnée purement cartographique ; sur le terrain, ce système hydrographique n'était pas ressenti comme une unité. Mais le Congo, un pays de 2,3 millions de kilomètres carrés, aussi grand que l'Europe occidentale, les deux tiers de l'Inde, le seul pays d'Afrique qui a deux fuseaux horaires, a depuis lors toujours été le pays de cet unique fleuve. Et en dépit de ces multiples changements de nom, il a toujours été nommé d'après la mère de tous les cours d'eau (le Congo, le Zaïre). En français, les habitants parlent encore aujourd'hui du *fleuve**, comme les habitants du plat pays parlent de "la mer" en se référant à la mer du Nord.

Le Congo n'est pas un fleuve rectiligne ; son cours décrit les trois quarts d'un cercle, dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, comme si sur une horloge à affichage analogique on faisait reculer la grande aiguille de quarante-cinq minutes. Cette grande boucle s'explique par le relief régulier et relativement plat des terres à l'intérieur de l'Afrique centrale. Le Congo suit en réalité un seul grand méandre dans une région légèrement en pente qui le plus souvent ne se situe qu'à quelques centaines de mètres au-dessus du niveau de la mer. Sur son trajet de plusieurs milliers de kilomètres, le dénivelé du fleuve ne dépasse pas mille cinq cents mètres, ce qui est inférieur à celui d'un gros torrent de montagne. Seul l'extrême sud du pays, où le fleuve prend sa source, atteint jusqu'à mille cinq cents mètres. On ne trouve de régions situées à une altitude de plus de deux mille mètres qu'à l'extrême est du pays. Le point culminant est juste à la frontière avec l'Ouganda : le mont Stanley, 5 109 mètres, le troisième plus haut sommet d'Afrique, couvert de neiges éternelles et d'un glacier (qui ne cesse de se réduire). Les montagnes à l'est, où se succèdent des lacs tout en longueur (appelés les quatre Grands Lacs, le Tanganyika étant le plus immense), sont le résultat d'une intense activité tectonique, dont témoignent aussi les volcans encore actifs dans la région. Cette bordure froissée de l'est du Congo fait partie du rift, la grande ligne de faille qui traverse l'Afrique du nord au sud. Sur le plan climatologique, cette région montagneuse peut être froide : dans une ville comme Butembo, par exemple, proche de la frontière avec

l'Ouganda, la température annuelle moyenne n'est que de 17 degrés Celsius, tandis que Matadi, non loin de l'océan Atlantique, connaît une température moyenne de 27 degrés. Ailleurs, la proximité de l'équateur assure un climat tropical, avec des températures élevées et une forte humidité dans l'atmosphère, même si les différences régionales sont considérables. Dans la forêt équatoriale, la température oscille l'après-midi entre 30 et 35 degrés ; dans l'extrême sud du pays, on peut parfois voir du givre pendant la saison sèche. La durée et le début de la saison sèche peuvent aussi varier.

Les deux tiers du pays sont recouverts par une dense forêt équatoriale qui, avec une surface de 1,45 million de kilomètres carrés, est la plus grande forêt humide du monde après l'Amazonie. Vue d'avion, on dirait un gigantesque brocoli sans fin, une région représentant trois fois l'Espagne. Au nord et au sud, *la forêt** se transforme peu à peu en savane. Pas une mer infinie d'herbes jaunes ondulantes, à la *National Geographic*, mais une savane-parc devenant progressivement une savane de buissons à mesure que l'on s'éloigne de l'équateur. La biodiversité du pays est spectaculaire, mais de plus en plus menacée. Trois des principales découvertes zoologiques du XX^e^ siècle ont été faites au Congo : le paon du Congo, l'okapi et le bonobo. Il est en tout état de cause miraculeux qu'on ait encore pu découvrir, au XX^e^ siècle, un singe anthropoïde. Le Congo est le seul pays au monde où l'on rencontre trois des quatre types de singes anthropoïdes (il manque l'orang-outan) ; mais le chimpanzé et surtout le gorille des montagnes sont des espèces animales dangereusement menacées.

Les ethnographes ont différencié au XX^e^ siècle environ quatre cents groupes ethniques à l'intérieur des terres, correspondant à autant de communautés avec leurs propres coutumes, leurs propres formes de vie en société, leurs propres traditions culturelles et souvent aussi leur propre langue ou dialecte. Ces groupes sont généralement désignés sous une forme plurielle, que l'on reconnaît au préfixe *ba-* ou *wa-*. Les Bakongo (qui s'écrit aussi baKongo) font partie du peuple Kongo, les Baluba (ou baLuba) du peuple Luba, les Watutsi (ou waTutsi, ou encore waTuzi) du peuple Tutsi. Dans les chapitres suivants, j'utiliserai le terme d'usage courant en néerlandais. Je parlerai par conséquent des Bakongo et des Tutsi, ce qui, a défaut d'être cohérent, a le mérite d'être pratique. J'ai évité autant que possible la forme au singulier (Mukongo ou muKongo). Kongo avec un *k* désigne le groupe ethnique qui vit près de l'embouchure du fleuve Congo, tandis que Congo avec un *c* désigne le pays et le fleuve. Les langues de ces groupes commencent le plus souvent par le préfixe *ki-* ou *tshi-* : le kikongo, le tshiluba, le kiswahili, le kinyarwanda. Là aussi

j'ai privilégié l'usage. On trouvera par conséquent swahili plutôt que kiswahili, kinyarwanda plutôt que "rwandais". Le lingala est l'exception à la règle, ce qui n'empêche pas qu'en lingala, les langues commencent aussi par *ki-*. J'ai entendu un jour quelqu'un parler de "kichinois". Et le kiflama est la langue des Baflama, un mot dérivé de "Flamands" : c'est donc le néerlandais.

La richesse anthropologique exceptionnelle du Congo ne doit pas faire oublier la grande homogénéité linguistique et culturelle du pays. Presque toutes les langues sont bantoues et présentent une similitude structurelle interne. (Bantou, ou bantu, est le pluriel de *muntu* et signifie "les gens".) Cela ne veut pas dire que Nkasi comprendra automatiquement quelqu'un venu de l'autre bout du pays, mais que sa langue ressemblera à celle de l'autre, de même que les langues indo-européennes se ressemblent. Ce n'est qu'à l'extrême nord du Congo que se parlent des langues fondamentalement différentes, appartenant au groupe des langues soudanaises. Partout ailleurs, les langues bantoues ont connu un essor lié à la propagation de l'agriculture depuis le nord-ouest. Même les Pygmées, les chasseurs-cueilleurs initiaux de la forêt équatoriale, ont fini par utiliser les langues bantoues.

La conscience ethnique est un concept relatif au Congo. Presque tous les Congolais peuvent indiquer avec précision de quelle ethnie ils sont issus, ainsi que leurs parents, mais le degré d'identification à cette ethnie varie considérablement selon l'âge, le lieu de résidence, le niveau d'éducation et, ce qui prime sur tout le reste, les conditions de vie. Les ethnies sont plus soudées quand elles se sentent menacées. A divers moments de sa vie, on peut accorder plus ou moins d'importance à cette appartenance. S'il est une chose qui ressort clairement de l'histoire mouvementée du Congo, c'est l'élasticité de ce que l'on appelait autrefois la "conscience tribale". Il s'agit là d'une catégorie fluide. J'y reviendrai souvent.

Bien que les noms des provinces et leur nombre aient souvent changé, les habitants utilisent invariablement plusieurs désignations régionales pour diviser cet immense territoire. Le Bas-Congo forme, on l'a vu, l'embout du ballon. Matadi en est la capitale administrative. Dans ce port maritime situé à cent kilomètres vers l'intérieur des terres viennent s'amarrer des porte-conteneurs qui ont remonté le puissant courant du fleuve Congo. Plus en amont, des rapides rendent impossible la navigation. Kinshasa, une ville qui compte d'après les estimations huit millions d'habitants, appelés les Kinois, se situe précisément à l'endroit où le ballon s'élargit. A partir de là, le fleuve redevient navigable, jusque loin dans les terres. A l'est de Kinshasa, on arrive au Bandundu, une

province entre la forêt et la savane qui englobe, entre autres, Kikwit ainsi qu'une région importante sur le plan historique, le Kwilu. A côté, dans le cœur du pays, se trouve le Kasaï, la région diamantifère. Sa ville principale est Mbuji-Mayi, devenue ces dernières années, sous l'effet de la fièvre du diamant, la troisième, peut-être même la deuxième du pays. Plus à l'est, on atteint la région autrefois appelée le Kivu, qui est désormais divisée en trois provinces : le Nord-Kivu, le Sud-Kivu et Maniema. Les deux Kivu forment le fragile sommet du ballon, Goma et Bukavu en étant les principaux centres, juste à la frontière avec le Rwanda. Cette région agricole est densément peuplée. Du fait de sa situation en altitude, elle est à l'abri de la maladie du sommeil, l'élevage y est possible, et le sol et le climat se prêtent aux cultures à forte valeur ajoutée (café, thé, quinine).

Au nord de cet axe Bandundu-Kasaï-Kivu s'étend la plus grande partie de la forêt équatoriale, scindée administrativement en deux gigantesques provinces que l'on souhaite subdiviser depuis longtemps déjà, l'Equateur et la Province orientale, dont les capitales respectives sont Mbandaka et Kisangani. Toutes deux sont au bord du fleuve et peuvent être rejointes par bateau depuis Kinshasa. C'est surtout Kisangani qui a joué un rôle décisif dans toute l'histoire du Congo. Au sud de cet axe est-ouest s'étend une autre province gigantesque, le Katanga, avec pour capitale Lubumbashi. Dans cette région minière bat le cœur de l'économie congolaise. Le Katanga se prolonge par un diverticule au sud-est, comme si un clown avait fait à la hâte un tortillon à ce ballon qu'est le Congo : le résultat d'un différend frontalier avec l'Angleterre à la fin du XIX^e^ siècle. Si le Katanga est très riche en cuivre et en cobalt et le Kasaï vit de ses diamants, le sous-sol du Kivu recèle de l'étain et du coltan et celui de la Province orientale également de l'or.

Les quatre grandes villes du pays sont donc Kinshasa, Lubumbashi, Kisangani et, depuis peu, Mbuji-Mayi. Pour l'heure, elles ne sont reliées entre elles ni par un chemin de fer ni par des routes goudronnées. Le Congo compte en ce début du troisième millénaire moins d'un millier de kilomètres de routes goudronnées (et il s'agit essentiellement de voies vers l'étranger : de Kinshasa vers le port de Matadi, de Lubumbashi vers la frontière avec la Zambie, pour permettre l'importation de marchandises et l'exportation de minerais). Pratiquement plus aucun train ne circule. Les bateaux de Kinshasa à Kisangani mettent des semaines à arriver. Quand on veut se rendre d'une ville à l'autre, on prend l'avion. Ou on dispose de beaucoup de temps. Selon une règle empirique, pour une heure de trajet à l'époque coloniale, il faut compter une journée entière aujourd'hui.

Kinshasa demeure le nombril du pays, le nœud du ballon. Plus de 13 % des soixante-neuf millions d'habitants du pays résident dans une des vingt-quatre communes de la capitale, mais le plus gros de la population congolaise vit encore en milieu rural. Le Bas-Congo, le Kasaï et la région des Grands Lacs sont les zones les plus densément peuplées. Le français est la langue de l'administration et de l'enseignement supérieur, mais le lingala est celle de l'armée et de la musique populaire, omniprésente. Quatre langues indigènes sont officiellement reconnues comme les langues nationales : le kikongo, le tshiluba, le lingala et le swahili. Tandis que les deux premières sont vraiment des langues ethniques (le kikongo est parlé par les Bakongo dans les provinces du Bas-Congo et du Bandundu, et le tshiluba par les Baluba au Kasaï), les deux dernières sont des langues à usage commercial de bien plus grande portée. Le swahili est né sur la côte est de l'Afrique et il n'est pas seulement parlé dans tout l'est du Congo, en Tanzanie et au Kenya ; le lingala est apparu dans l'Equateur et est descendu le long du fleuve Congo vers Kinshasa. Aujourd'hui, c'est la langue qui connaît l'expansion la plus rapide au Congo. On le parle aussi au Congo-Brazzaville voisin.

Puisque nous en sommes à évoquer les pays voisins : le Congo n'en a pas moins de neuf. Dans le sens des aiguilles d'une montre, en commençant par l'océan, ce sont : le Congo-Brazzaville, la République centrafricaine, le Soudan, l'Ouganda, le Rwanda, le Burundi, la Tanzanie, la Zambie et l'Angola. A l'échelle mondiale, seuls le Brésil, la Russie et la Chine le surpassent, chacun de ces pays ayant dix à quatorze voisins. Cela complique les relations diplomatiques et le Congo n'a pas échappé à la règle, que ce soit à l'époque coloniale ou par la suite. Les différends frontaliers et les conflits territoriaux sont une constante depuis un siècle et demi, de même que certaines parties de la frontière entre la Russie et la Chine suscitent depuis longtemps des querelles.

Où commence l'Histoire? Loin sur la mer, loin de la côte, et même longtemps avant la naissance de Nkasi. Il existe une fâcheuse tendance à faire commencer l'histoire du Congo à l'arrivée de Stanley dans les années 1870, comme si les habitants de l'Afrique centrale, errant tristement dans un présent immuable, perpétuel, avaient dû attendre la traversée d'un Blanc pour se libérer du piège à loups où les maintenait leur apathie préhistorique. L'Afrique centrale a certes connu une forte accélération entre 1870 et 1885, mais cela ne signifie pas qu'auparavant les habitants en étaient restés à l'état de nature. Ils n'avaient rien de fossiles vivants.

L'Afrique centrale était une région sans écriture, mais pas pour autant sans Histoire. Des centaines, que dis-je, des milliers d'années d'histoire humaine ont précédé l'arrivée des Européens. Le plus profond obscurantisme, s'il a jamais existé, résidait dans le regard que portaient les explorateurs blancs sur la région, plutôt que dans la région elle-même. Eh oui, l'obscurantisme aussi est *in the eye of the beholder*.

Pour illustrer le lointain passé, je m'aiderai de cinq diapositives virtuelles, cinq instantanés, en me demandant à quoi pouvait ressembler la vie d'un garçon de 12 ans, par exemple, à chacun de ces cinq moments. La première diapositive date de quelque quatre-vingt-dix mille années. La date est peut-être aléatoire, mais c'est la seule datation fiable dont nous disposons concernant les plus anciens vestiges archéologiques du Congo.

Il est tout de même curieux de subordonner l'histoire du Congo à un Européen. Jusqu'où l'eurocentrisme peut-il mener ! C'est en Afrique que la lignée de l'espèce humaine s'est séparée il y a cinq à sept millions d'années de celle des singes anthropoïdes. C'est en Afrique que l'homme a commencé à marcher debout il y a quatre millions d'années. C'est en Afrique qu'il y a près de deux millions d'années les premiers outils en pierre savamment pensés ont été taillés. Et c'est en Afrique qu'il y a cent mille ans le comportement préhistorique complexe de notre espèce est né, un comportement caractérisé par des réseaux d'échange sur de longues distances, des outils ingénieux en pierre et en os, l'utilisation de l'ocre comme pigment, les premiers systèmes de calcul et autres formes de symbolique. Le Congo était un peu trop à l'ouest pour participer d'emblée à cette évolution, mais on a retrouvé dans bien des lieux des outils très primitifs et sans aucun doute très anciens, la plupart étant malheureusement mal datés. La région recelait également certains des bifaces les plus impressionnants de toute la préhistoire, des haches de pierre soigneusement façonnées mesurant jusqu'à quarante centimètres de long.

Donc remontons quatre-vingt-dix mille ans. Imaginons la rive d'un des quatre Grands Lacs à l'est, qui à présent porte le nom de lac Edouard. Notre garçon de 12 ans aurait pu être assis là, à l'endroit où la rivière Semliki sort du lac. Peut-être appartient-il à ce petit groupe d'hommes préhistoriques dont les restes ont été exhumés avec le plus grand soin dans les années 1990. Une fois par an, un groupe de chasseurs-cueilleurs venait dans ce lieu, à la période de frai du silure. Ce délicieux poisson aux barbillons inquiétants qui nage lentement peut facilement atteindre soixante-dix centimètres de long et peser plus de dix kilos. Il vit généralement au fond du lac, hors de portée des hommes. Au

début de la saison des pluies, cependant, il vient frayer dans des eaux très peu profondes. Il possède même à cette fin un organe respiratoire supplémentaire, ce qui est pratique, mais dangereux : il y a quatre-vingt-dix mille ans, les hommes vivant près de ce lac taillent déjà dans de l'os des harpons, les plus anciens que l'on connaisse au monde – ailleurs ils ne datent que de vingt mille ans. Dans une côte ou l'os d'un membre, on façonne une pointe aux encoches et aux barbelures mortelles. Il est fort possible que, lorsqu'on est un garçon de 12 ans à l'époque, on apprenne à harponner un poisson aussi gros, ou une des nombreuses espèces plus petites. Il est aussi fort possible que l'on fouille la vase pour en extraire des dipneustes, des animaux ressemblant à des anguilles qui viennent au début de la saison sèche se nicher dans une petite cuvette peu profonde pour y passer les huit mois d'été. L'environnement est nettement plus sec qu'aujourd'hui, d'après ce que nous apprennent des recherches paléontologiques. Il y vit des éléphants, des zèbres et des phacochères, des espèces caractéristiques des grands espaces. La proximité de l'eau attire aussi des hippopotames, des crocodiles, des antilopes des marais et des loutres. Le vent souffle sur le lac, les buissons frémissent, un poisson, furieux, impuissant, frappe sa queue contre les rochers mouillés en se tordant de douleur. Au-dessus retentit la voix d'un garçon, appuyé sur son harpon : excitée, farouche et triomphante. Un instantané, rien de plus.

La deuxième diapositive : on est deux mille cinq cents ans avant le début de notre ère. Notre garçon de 12 ans est à l'époque un Pygmée vivant dans la dense forêt équatoriale. L'agriculture apparaîtra bien plus tard, mais il a sûrement dû goûter aux fruits du palmier à huile sauvage. Sous des rochers en surplomb dans la forêt de l'Ituri ont été découvertes des traces de très anciens habitants. Dans un désordre d'outils en pierre, on a retrouvé des noyaux de fruits de palmiers préhistoriques. Ces habitants de la forêt vivaient-ils ici? Ou bien ne venaient-ils que sporadiquement? On l'ignore. Les outils étaient en tout cas confectionnés à partir de quartz et de galets de rivière ramassés sur place. Le garçon de 12 ans appartient probablement à un petit groupe très mobile de chasseurs-cueilleurs qui doivent avoir une connaissance exceptionnelle de leur environnement. Ils chassent les singes, les antilopes et les porcs-épics, ils cueillent des noix et des fruits, ils creusent la terre pour chercher des tubercules et ils connaissent les plantes aux pouvoirs curatifs et hallucinogènes.

Ce monde-là n'est pas fermé non plus. Dès cette époque, des contacts existent avec l'extérieur. La pierre à feu et l'obsidienne s'échangent sur de grandes distances, dans un rayon de trois

cents kilomètres parfois. Peut-être notre garçon de 12 ans est-il ce premier Congolais évoqué dans une source écrite. Peut-être l'a-t-on fait esclave, enlevé loin de la forêt, à travers la savane et le désert, pendant un trajet de plusieurs mois, pour arriver à un fleuve sur lequel il a dû naviguer et qui n'en finissait pas : le Nil. Son accompagnateur est enchanté de sa capture : un Pygmée, la marchandise la plus rare et la plus précieuse qui soit. Son divin maître dans le Nord lui a envoyé une lettre sortant de l'ordinaire, qu'il fera plus tard graver dans la pierre : "Viens et rapporte le nain vivant, indemne et en bonne santé, ce nain que tu es allé chercher dans le pays des esprits, afin qu'il danse les danses sacrées pour le divertissement et la joie du pharaon Néferkarê. Prends garde qu'il ne tombe pas dans l'eau[3]." Ces hiéroglyphes sont gravés sur la tombe du chef de l'expédition, dans les rochers près d'Assouan, deux mille cinq cents ans avant notre ère. Le "pays des esprits" : c'est la première fois que le Congo apparaissait dans un texte.

Projection suivante, la troisième diapositive. Nous sommes environ cinq cents ans après le début de notre ère. En Europe, l'Empire romain d'Occident vient de s'effondrer. Un garçon de 12 ans au Congo vit alors une vie totalement différente de celle de son prédécesseur. C'en est fini de la vie de nomade, il est désormais plus ou moins sédentaire : il déménage non pas plusieurs fois par an, mais plusieurs fois en une vie. Vers deux mille ans avant notre ère, l'agriculture fait sa première apparition dans ce qui s'appelle aujourd'hui le Cameroun. Cette nouvelle source de nourriture stimule la croissance de la population. Et comme il s'agit d'une agriculture extensive, il faut chaque année défricher de nouveaux terrains. Lentement mais sûrement, une vie agraire se développe en Afrique. C'est le début de la migration bantoue. Il ne faut pas la concevoir comme un grand mouvement migratoire d'agriculteurs qui un beau jour ont plié bagage pour s'écrier, un millier de kilomètres plus loin : "Nous voici arrivés!" Un déplacement lent mais certain s'effectue vers le sud (au nord s'étend le Sahara). Au fil de trois millénaires, l'agriculture conquiert toute l'Afrique centrale et méridionale. Comme on l'a dit, jusqu'à aujourd'hui, les centaines de langues de cette immense région sont apparentées. Au Congo, les agriculteurs parlant le bantou ne craignent pas d'affronter la forêt. Ils pénètrent dans cette région, empruntant les rivières et les chemins tracés par les éléphants. Sur place, ils entrent en contact avec les habitants de la forêt, les Pygmées. Vers l'an 1000, toute la région est habitée.

La grande innovation en 500 est la banane plantain, un végétal d'origine incertaine mais succulent. Notre garçon de 12 ans a de la chance : les siècles précédents, on cultivait surtout des ignames,

un tubercule nourrissant, riche en amidon, mais plutôt fade. Pour sa mère, qui cultive un petit champ, la banane plantain offre de grands avantages : contrairement à l'igname, elle n'attire pas les moustiques anophèles qui transmettent la malaria. La récolte est dix fois supérieure, la plante nécessite moins de soins et le sol s'épuise moins vite. Le père du garçon doit déjà à l'époque grimper dans des palmiers pour en récolter l'huile. Peut-être la famille élève-t-elle quelques poules et des chèvres, peut-être a-t-elle un chien. En outre, on pratique encore beaucoup la cueillette, la pêche et la chasse. Le fils rassemble sans doute des termites, des chenilles, des larves, des escargots, des champignons et du miel sauvage. Avec son père et d'autres hommes du village, il chasse les antilopes et les potamochères. Il pêche en posant des nasses ou en érigeant des barrages dans les petits cours d'eau. Il a, en somme, un régime extraordinairement varié. L'agriculture n'est à l'origine que de 40 % de son alimentation.

Le père de notre garçon de l'an 500 possède très probablement quelques outils en fer. Il s'agit là aussi d'une nouveauté à l'époque : la métallurgie dans la région n'en est qu'à ses balbutiements durant les premiers siècles de notre ère. Auparavant, on n'utilisait que des outils en pierre. Sa mère dispose certainement de pots en terre cuite. La poterie existe déjà depuis des siècles. La céramique et le métal sont des objets de luxe que ses parents ont obtenus par le troc et les échanges, tout comme les peaux précieuses d'animaux et les teintures rares.

La famille vit avec quelques autres familles dans un modeste village mais, entre les villages, il existe des formes de coopération. Avec le développement de l'agriculture, les liens familiaux s'étendent sur un plus vaste territoire. Peut-être chaque village a-t-il déjà un gong ou ce que l'on appelle un "tambour à fente", une section de tronc d'arbre évidée qui permet de faire entendre deux tons, un aigu et un grave ; on peut ainsi transmettre des messages sur une grande distance. Pas des vagues signaux de détresse, mais des messages très précis, des phrases entières, des petites nouvelles et des histoires. Si quelqu'un meurt, on tambourine le nom, le surnom et les condoléances aux alentours. Si une hutte a brûlé, un animal a été chassé ou un membre de la famille vient en visite, les villageois se communiquent l'information au rythme du tambour. Tôt le matin ou tard le soir, quand l'air est frais, on en entend le son à dix kilomètres à la ronde. Les villages lointains transmettent alors le message à leur tour à des villages encore plus éloignés. Les peuples de l'Afrique centrale n'ont jamais développé d'écriture, mais leur *langage tambouriné** était exceptionnellement ingénieux. Les informations n'étaient

pas emmagasinées pour l'avenir, mais aussitôt diffusées à travers la région et partagées avec la communauté. Les explorateurs du XIXe siècle ne comprenaient pas que les villages où ils débarquaient soient déjà depuis longtemps au courant de leur arrivée. Quand ils apprenaient qu'un message tambouriné pouvait parcourir six cents kilomètres en vingt-quatre heures, ils parlaient en riant du *télégraphe de brousse**. Ils ne savaient pas que cette forme de communication était antérieure d'au moins mille cinq cents ans à l'invention du morse.

Diapositive suivante, plus de mille ans plus tard. Disons : 1560. L'Italie sous le charme de la Renaissance. Bruegel peint ses chefs-d'œuvre. La première tulipe aux Pays-Bas. Comment vit un garçon de 12 ans au Congo? S'il est né dans la forêt, il habite certainement dans un plus grand village qu'auparavant, un village d'une dizaine de maisons et d'une centaine d'habitants, où un chef exerce son pouvoir. Sa puissance repose sur son nom, sa réputation, son honneur, son opulence et son charisme. Il est le seul autorisé à se parer de la peau et des crocs d'un léopard. Il doit diriger comme un père, sans jamais faire passer ses propres intérêts avant ceux de la communauté. Un certain nombre de ces villages se regroupent à l'époque pour former une sorte de cercle. Cela permet d'éviter les querelles à propos de terres agricoles et d'intervenir ensemble en cas d'intrusion.

S'il est né dans la savane, notre garçon constate que le système en est à l'étape suivante. Plusieurs cercles y constituent une région, dans certains cas même un royaume. C'est dans la savane au sud de la forêt équatoriale qu'à partir du XIVe siècle naissent de véritables Etats, comme celui du Kongo, du Lunda, du Luba et du Kuba. Les récoltes plus abondantes de produits agricoles permettent une telle expansion. Certains de ces Etats sont aussi grands que l'Irlande. Il s'agit de sociétés féodales hiérarchisées. Chacune a à sa tête un roi, sorte de chef de village suprême, le père de son peuple, le protecteur et le bienfaiteur de ses sujets. Il veille sur la communauté, consulte les anciens et règle les différends. On devine aisément la conséquence d'une telle construction politique : la personnalité du roi importe beaucoup. On peut bien ou mal tomber. Quand le pouvoir est aussi personnalisé, l'histoire devient maniaco-dépressive. Cette règle vaut tout particulièrement pour les royaumes dans la savane. Des périodes d'essor alternent rapidement avec des périodes de déclin. La succession au trône conduit presque toujours à une guerre civile.

Si notre garçon imaginaire grandit en aval du Congo, il est un sujet du royaume du Kongo, le plus connu des royaumes féodaux. La capitale s'appelle Mbanza-Kongo, aujourd'hui une ville

située en Angola, un peu au sud de Matadi. En 1482, les sujets du royaume du Kongo sont témoins depuis le littoral d'un spectacle singulier : de grandes huttes semblent surgir de la mer, des huttes parées d'étoffes flottant au vent. Quand les bateaux à voile jettent l'ancre, la population sur la rive voit à l'intérieur des personnes à la peau blanche. Sans doute s'agit-il d'ancêtres qui vivent au fond de la mer, des sortes d'esprits des eaux. Ils portent des vêtements, bien plus qu'eux d'ailleurs, et leurs vêtements semblent faits de la peau de créatures marines inconnues. Le tout est des plus curieux. Les quantités d'étoffes inépuisables qu'ils ont apportées laissent supposer qu'ils ont surtout passé leur temps, là-bas sous la mer, à tisser[4].

Ce sont en fait des Portugais, qui à part du linge ont apporté des hosties. Le roi du Bakongo, Nzinga Kuwu, les autorise à laisser quatre missionnaires dans son royaume et envoie en échange quatre notables sur leurs bateaux. Quand ces derniers reviennent quelques années plus tard et racontent des histoires merveilleuses sur ce lointain Portugal, le roi brûle d'envie de connaître le secret des Européens. Il se fait baptiser en 1491 et prend le nom de Don João. Cependant, quelques années plus tard, déçu, il en revient à la polygamie et à la divination. Son fils, le prince Nzinga Mvemba, va en revanche devenir profondément chrétien et régner sur le royaume du Kongo pendant quatre décennies (1506-1543) sous son nom de baptême Affonso I^er^. C'est une période de grande prospérité et de consolidation. Il appuie sa puissance sur le commerce avec les Portugais. Et quand les Portugais demandent des esclaves, il fait organiser des raids dans les régions voisines. Cette pratique existe depuis toujours, l'esclavage est un phénomène indigène : quand on a le pouvoir, on possède des gens. Mais sa coopération complaisante a un impact si favorable sur ses relations avec les Portugais qu'Affonso peut même envoyer en Europe un de ses fils, qui entre au séminaire et devient prêtre. Le fils en question, un certain Henrique, qui a alors 11 ans, apprend le portugais et le latin à Lisbonne, puis part pour Rome, où il est sacré évêque – le premier évêque noir de l'Histoire – avant de rentrer chez lui. Il est cependant de faible constitution et meurt quelques années plus tard.

La christianisation des terres du Kongo est alors prise en charge par des jésuites portugais et plus tard aussi par des capucins italiens. Une telle entreprise ne ressemble en rien à celle menée par les missionnaires du XIX^e^ siècle. En l'occurrence, l'Eglise s'adresse expressément aux couches supérieures de la population. L'Eglise du XVI^e^ siècle représente le pouvoir et la richesse, et l'élite du royaume du Kongo y est sensible. Les riches se font baptiser et

s'octroient des titres de noblesse portugais. Certains apprennent même à lire et à écrire, bien qu'encore à l'époque une feuille de papier coûte un poulet, et un missel un esclave[5]. Mais on fait bâtir des églises et on brûle des fétiches. Là où la sorcellerie se manifeste, le christianisme doit triompher. A Mbanza-Kongo, la capitale, une cathédrale est érigée, mais ailleurs aussi des gouverneurs de province font construire de petites églises. Des couches plus larges de la population s'intéressent à cette nouvelle religion. Tandis que les prêtres chrétiens espèrent apporter la foi véritable, la population voit en eux la meilleure protection contre la sorcellerie. On se fait baptiser en grand nombre, non pas parce qu'on a renoncé à la sorcellerie, mais au contraire parce qu'on y croit dur comme fer! Le crucifix, considéré comme le plus puissant fétiche pour chasser les mauvais esprits, devient très apprécié.

En l'an 1560, le royaume du Kongo connaît, après la mort d'Affonso, une crise profonde. Il est fort possible que notre garçon de 12 ans porte autour du cou un crucifix, un rosaire ou une médaille, et au besoin une amulette confectionnée par sa mère. Le christianisme ne chasse pas une religion plus ancienne, il fusionne avec elle. Des années plus tard, en 1704, alors que la cathédrale de Mbanza-Kongo n'est plus que ruines, une mystique noire locale vivra dans les lieux, prétendant que le Christ et la Madone appartiennent à la tribu Kongo[6]. Au milieu du XIX^e^ siècle, des missionnaires qui voyagent en aval du Congo rencontrent beaucoup de gens qui s'appellent Ndodioko (de Don Diogo), Ndoluvualu (de Don Alvaro) et Ndonzwau (de Don João). Ils constatent aussi que des rituels sont pratiqués devant des crucifix vieux de trois siècles, qui entre-temps ont été garnis de coquillages et de cailloux et dont tout le monde affirme catégoriquement qu'ils sont d'origine indigène.

Vers 1560, en plus d'une petite amulette, notre garçon reçoit d'autres habitudes alimentaires. Le commerce atlantique introduit de nouvelles plantes dans sa région[7]. La fondation par les Portugais de leur propre colonie en 1575 sur la côte près de Luanda marque le début de changements rapides. Tout comme la pomme de terre commence sa marche vers l'Europe, le maïs et le manioc conquièrent en un rien de temps l'Afrique centrale. Le maïs pousse du Pérou au Mexique, le manioc vient du Brésil. En 1560, notre garçon de 12 ans mange sans doute essentiellement de la bouillie de sorgho, une céréale indigène. A partir de 1580, il se met à manger du manioc et du maïs. Le sorgho ne se récolte qu'une fois par an, mais le maïs deux fois et le manioc tout au long de l'année. Alors que le maïs prospère dans la savane sèche, le manioc amorce sa progression vers la forêt, plus humide.

C'est une plante plus nourrissante et plus facile à cultiver que la banane plantain et l'igname. Les tubercules pourrissent rarement. Il suffit de dégager et de brûler un nouveau champ chaque année. L'agriculture sur brûlis voit le jour à cette époque[8]. Dans l'écuelle du garçon arrivent aussi, s'il est chanceux, des patates douces, des arachides et des haricots – qui constituent aujourd'hui encore les ingrédients de base de la cuisine congolaise. En quelques décennies, le régime alimentaire de l'Afrique centrale est radicalement bouleversé, grâce à la mondialisation initiée par les Portugais.

Le Congo n'a donc pas à attendre Stanley pour entrer dans l'Histoire. La région n'est pas vierge et le temps ne s'y est pas arrêté. A partir de 1500, elle participe au commerce mondial. Et même si la plupart des habitants de la forêt n'ont jamais été conscients d'un monde extérieur, ils mangent tous les jours des plantes provenant d'un autre continent.

Cinquième diapositive. Dernier instantané : nous sommes arrivés en 1780. Si notre garçon naît à cette époque, il est fort probable qu'il devienne une marchandise pour les négriers européens et se retrouve dans les plantations de canne à sucre au Brésil, aux Caraïbes ou dans le sud de ce qui deviendra plus tard les Etats-Unis. La traite atlantique des esclaves dure à peu près de 1500 à 1850. Toute la côte ouest de l'Afrique y participe, mais c'est dans la région proche de l'embouchure du fleuve Congo qu'elle est la plus intensive. D'une bande côtière de quatre cents kilomètres partent, d'après les estimations, quatre millions de personnes, soit environ le tiers du nombre total d'esclaves ayant fait l'objet de la traite atlantique. Dans les plantations de coton et de tabac de l'*American South*, pas moins d'un esclave sur quatre vient de l'Afrique équatoriale[9]. Les Portugais, les Britanniques, les Français et les Néerlandais sont les principaux négriers, mais cela ne veut pas dire qu'ils effectuent eux-mêmes des expéditions à l'intérieur des terres en Afrique.

A partir de 1780, l'augmentation de la demande d'esclaves aux Etats-Unis donne lieu à un trafic à bien plus grande échelle. Depuis 1700, entre quatre et six mille esclaves sont expédiés chaque année depuis la côte près de Loango au nord du fleuve Congo ; à partir de 1780, ce chiffre passe à quinze mille par an[10]. Cette escalade se fait sentir jusqu'au fin fond de la forêt équatoriale. Si notre garçon s'est fait enlever pendant un raid ou a été vendu par ses parents dans une période de famine, il se retrouve chez un important marchand sur le fleuve. On le fait monter dans un de ces énormes canoës d'une vingtaine de mètres de long, taillés dans un tronc d'arbre et capables de transporter de quarante à soixante-dix passagers. Sans doute est-il enchaîné. En plus des

dizaines d'esclaves, le canoë doit acheminer de l'ivoire, cet autre produit de luxe provenant de la forêt équatoriale. Un Pygmée qui a tué un éléphant ne va évidemment pas vendre lui-même les deux défenses à un Britannique ou à un Hollandais. Le commerce passe par des intermédiaires. En sens inverse également : un tonnelet de poudre met facilement cinq ans pour arriver de la côte atlantique jusqu'à un village à l'intérieur des terres[11].

Le moment est venu de commencer le voyage vers l'aval. Il faut des mois de navigation sur le large fleuve brunâtre à travers la forêt vierge avant d'arriver à l'endroit où il devient impraticable. C'est là qu'est né le grand marché de Kinshasa, qui revêt une importance capitale. Les populations y affluent de toutes parts. On y entend les bêlements des chèvres, on y voit des étendoirs couverts de poissons séchés, des empilements de pains de manioc à côté de tissus provenant d'Europe. On y trouve même du sel ! On y crie, on y marchande, on y rit et on s'y dispute. Ce n'est pas encore une ville, mais l'activité y est débordante. Ici, le marchand venu de l'arrière-pays vendra son ivoire et ses esclaves au chef d'une caravane, qui les amènera ensuite à pied jusqu'à la côte, trois cents kilomètres plus loin. Ce n'est que là que notre garçon de 12 ans verra pour la première fois un Blanc. On mettra alors des jours à négocier son prix.

Nous ne savons pas comment se déroulait la traversée vers le Nouveau Monde. Mais un des rares témoignages d'esclaves, celui d'un esclave ouest-africain qui fut expédié par bateau vers le Brésil en 1840, en donne une idée :

> Nous fûmes jetés nus dans la cale du navire, les hommes regroupés d'un côté, les femmes de l'autre ; la cale était si basse que nous ne pouvions pas tenir debout et devions donc nous accroupir ou nous asseoir par terre ; le jour et la nuit ne faisaient aucune différence pour nous, il nous était impossible de dormir dans cet espace trop étroit, et la souffrance et la fatigue nous plongeaient dans le désespoir. […] Nous avons reçu pour toute nourriture pendant le voyage des céréales qu'on avait fait macérer puis cuire […] Nous manquions cruellement d'eau. Nous avions droit à un demi-litre par jour, pas plus ; et beaucoup d'esclaves mouraient pendant la traversée. […] Quand l'un de nous se révoltait, on lui entaillait la chair et on étalait du poivre et du vinaigre sur les plaies[12].

La traite internationale des esclaves eut un immense impact sur l'Afrique centrale. Des régions furent désorganisées, des vies ravagées, des horizons déplacés. Mais la traite fut aussi à l'origine

d'un commerce régional très actif le long du fleuve. Puisque de toute façon on transportait des esclaves et des défenses sur le fleuve Congo, mieux valait charger le plus possible les pirogues de marchandises moins luxueuses pour les vendre en chemin. On acheminait donc aussi du poisson, du manioc, du sucre de canne, de l'huile de palme, du vin de palme, du vin de canne à sucre, de la bière, du tabac, du raphia, des ouvrages de vannerie ou de sparterie, des poteries et du fer. Tous les jours étaient transportées sur le fleuve Congo, sur des distances de moins de deux cent cinquante kilomètres, jusqu'à quarante tonnes de manioc[13], la plupart du temps sous forme de pain, de *chikwangue* : une bouillie de manioc cuite et habilement enveloppée dans une feuille de bananier. Un mets nourrissant, certes très lourd à digérer, mais pouvant se conserver longtemps et facile à transporter.

On ne saurait surestimer l'importance de ce commerce régional. Dans un monde de pêcheurs, d'agriculteurs et encore de chasseurs, une nouvelle catégorie de métiers apparut : les commerçants. Des personnes qui avaient de tout temps lancé leurs filets s'aperçurent qu'elles pouvaient attraper plus gros en naviguant. Les pêcheurs devinrent des vendeurs et les villages de pêcheurs se transformèrent en marchés. Des échanges avaient toujours eu lieu à petite échelle, mais le commerce devint un métier à part entière. Il permettait de bien gagner sa vie. D'aucuns achetaient des pirogues, des femmes, des esclaves, des mousquets et donc du pouvoir. Quand on possédait de la poudre, on avait son mot à dire. Le pouvoir traditionnel des chefs de tribu se mit à chanceler. Des formes de société ancestrales commencèrent à s'éroder. L'anarchie menaçait. Les liens politiques fondés sur le village et la famille furent supplantés par de nouvelles alliances économiques entre négociants. Même le royaume jadis si puissant du Kongo s'émietta totalement[14]. Un gigantesque vide politique s'installa. L'effervescence du commerce mondial provoquait, à l'intérieur des terres en Afrique, un chaos total.

Une histoire humaine de quatre-vingt-dix mille ans, une société de quatre-vingt-dix mille ans… Quelle formidable dynamique! Pas un état de nature intemporel rempli de bons sauvages ou de barbares sanguinaires. Un lieu tel qu'en lui-même : avec son histoire, son mouvement, ses efforts pour endiguer les catastrophes qui en faisaient parfois naître de nouvelles, car le rêve et l'ombre sont de très grands camarades. Jamais il n'a connu l'immobilité, les grands bouleversements se sont succédé plus rapidement, c'est tout. A mesure que l'histoire s'accélérait, l'horizon s'est agrandi. Les chasseurs-cueilleurs avaient vécu en groupes d'une cinquantaine de personnes, peut-être, mais les tout premiers agriculteurs étaient

regroupés en communautés de cinq cents individus. Quand ces communautés se développèrent pour former des Etats structurés, l'individu fut intégré dans un environnement réunissant des milliers ou même des dizaines de milliers de personnes. Le royaume du Kongo comptait à son apogée sans doute pas moins de cinq cent mille sujets. Mais la traite des esclaves pulvérisa ces liens plus étendus. Dans la forêt équatoriale, loin du fleuve, les gens continuaient à vivre toutefois dans de petites communautés fermées. C'était toujours le cas en 1870.

En mars 2010, quand j'ai achevé le manuscrit de cet ouvrage, j'ai réservé un vol pour Kinshasa. Je voulais retourner rendre visite à Nkasi, cette fois accompagné d'un cameraman. J'avais l'intention de lui apporter une belle chemise en soie, car on ne combat pas la misère seulement à l'aide de lait en poudre. Pendant la longue période d'écriture de ce livre, j'avais régulièrement appelé son neveu pour prendre des nouvelles de Nkasi. "*Il se porte toujours bien !*" me répondait-il systématiquement d'un ton enjoué à l'autre bout du fil. Moins d'une semaine avant ma date butoir, cinq jours avant mon départ, j'ai rappelé. J'ai alors appris qu'il venait de mourir. Sa famille avait quitté Kinshasa pour inhumer le corps à Ntimansi, le village du Bas-Congo où il était né il y avait une éternité.

J'ai regardé par la fenêtre. Bruxelles vivait les derniers jours d'un hiver qui refusait de s'effacer. Et là, debout derrière ma fenêtre, je n'ai pas cessé de penser aux bananes qu'il avait glissées vers moi lors de notre première rencontre. "Tiens, mange." Un geste si chaleureux, dans un pays qui défraie tellement plus souvent la chronique pour sa corruption que pour sa générosité.

Et j'ai pensé à cet après-midi de décembre 2008. Après une longue conversation, Nkasi avait eu envie de se reposer un peu et j'avais engagé la conversation avec Marcel, un de ses petits-neveux. Nous étions assis dans la cour intérieure. Une quantité de linge était étendu à sécher et quelques femmes triaient des haricots secs. Marcel, coiffé d'une casquette de base-ball à l'envers, s'était carré dans un fauteuil de jardin en plastique. Il a commencé à parler de sa vie. Il avait été bon élève à l'école, mais devait à présent faire du *marché ambulant**. Il était au nombre de ces jeunes qui par milliers sillonnent la ville toute la journée pour vendre quelques articles : un pantalon, deux paires de baskets, quatre ceintures, une carte du pays. Parfois, il ne vendait que deux paires de baskets par jour, un chiffre d'affaires de moins de quatre dollars. Marcel avait soupiré. "Je veux simplement que mes trois enfants puissent faire des études", a-t-il dit, "moi ça me plaisait tellement, surtout la littérature." Et pour le prouver, il s'est mis à réciter de sa voix grave

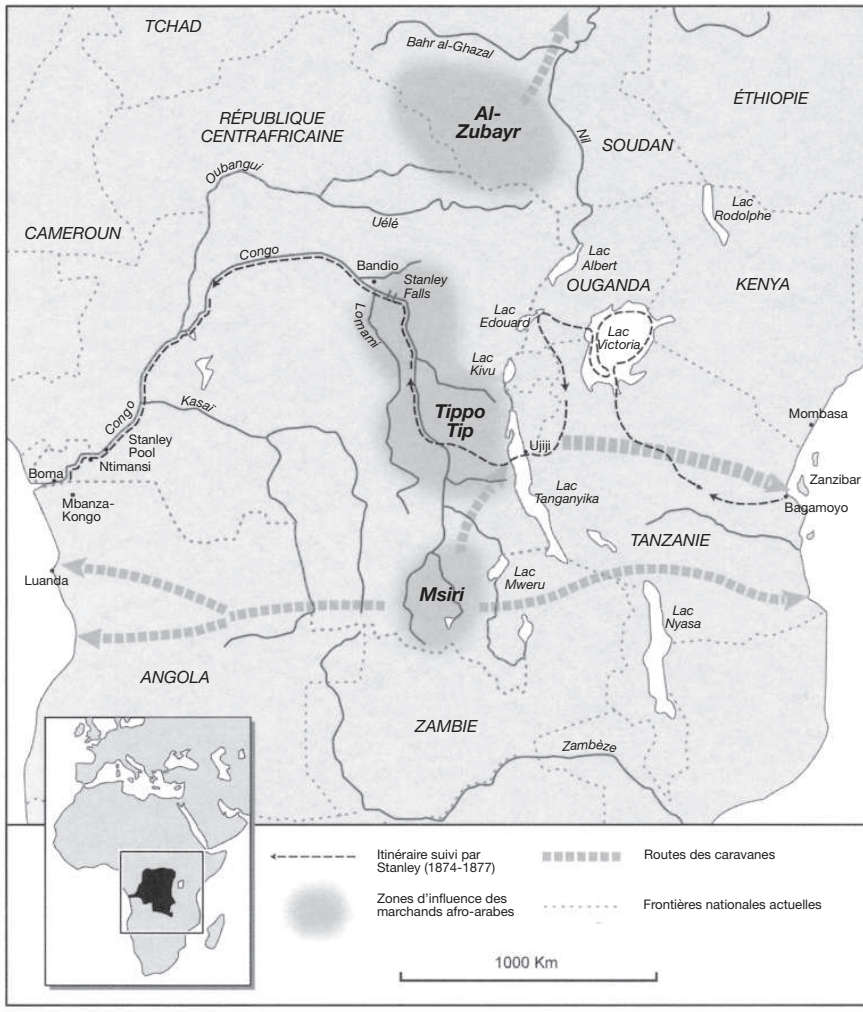
*Le Souffle des ancêtres**, le long poème du Sénégalais Birago Diop. Il en connaissait par cœur de longs passages.

"Ecoute plus souvent
Les choses que les êtres,
La voix du feu s'entend
Entends la voix de l'eau
Ecoute dans le vent
Le buisson en sanglot :
C'est le souffle des ancêtres.

Ceux qui sont morts ne sont jamais partis
Ils sont dans l'ombre qui s'éclaire
Et dans l'ombre qui s'épaissit,
Les morts ne sont pas sous la terre
Ils sont dans l'arbre qui frémit,
Ils sont dans le bois qui gémit,
Ils sont dans l'eau qui coule,
Ils sont dans l'eau qui dort,
Ils sont dans la case, ils sont dans la foule
Les morts ne sont pas morts."

L'hiver sur les toits de Bruxelles. La nouvelle que je viens d'apprendre. Sa voix que j'entends encore. "Tiens, mange, allez."

Carte 3 : L'Afrique centrale au milieu du XIX^e siècle



1

NOUVEAUX ESPRITS

L'AFRIQUE CENTRALE ÉVEILLE
L'INTÉRÊT DE L'ORIENT ET DE L'OCCIDENT
1870-1885

NUL NE SAIT précisément quand Disasi Makulo est venu au monde. Il ne le savait d'ailleurs pas lui-même. "Je suis né à l'époque où l'homme blanc n'était pas encore arrivé dans notre région", devait-il raconter bien des années plus tard à ses enfants. "En ce temps-là, on ne savait pas qu'il existait dans ce monde des êtres humains ayant une peau différente de la nôtre[1]." Ce devait être dans les années 1870-1872. Il est mort en 1941. Peu avant il avait dicté l'histoire de sa vie à l'un de ses fils. Elle ne serait publiée que dans les années 1980, deux fois même, à Kinshasa et à Kisangani, alors que le Zaïre, le nom du Congo à l'époque, était pour ainsi dire en pleine banqueroute. Ces publications ont connu un modeste succès, le tirage et la diffusion étaient limités. Dommage, car le récit de la vie de Disasi Makulo est particulièrement rocambolesque. Il n'y a pas de meilleur guide que lui pour comprendre le dernier quart du XIX^e^ siècle en Afrique centrale.

Disasi savait en revanche très bien où il était né : le village de Bandio. Fils d'Asalo et de Boheheli, il appartenait à la tribu Turumbu. Bandio était situé dans la région de Basoko, l'actuelle Province orientale. En plein cœur de la forêt équatoriale. Quand on prend le bateau de Kinshasa pour se rendre à Kisangani, un trajet de plusieurs semaines en remontant le fleuve Congo, on passe, quelques jours avant l'arrivée, à côté d'un village important : Basoko. Il est à bâbord, sur la rive nord, au confluent avec l'Aruwimi, un des principaux affluents du Congo. Bandio est à l'est de Basoko, un peu en retrait du fleuve.

Ses parents n'étaient pas pêcheurs, ils vivaient dans la forêt équatoriale. Sa mère cultivait le manioc. Elle fouillait la terre de sa bêche ou de sa houe pour arracher les épais tubercules. Elle les faisait sécher au soleil puis les broyait pour en obtenir de la farine. Son père récoltait de l'huile de palme. Avec sa machette, il grimpait en haut de palmiers pour détacher les régimes de fruits

charnus. Ensuite il pressait ces régimes pour en extraire ce magnifique jus orange foncé, sorte de cuivre liquide qui de mémoire d'homme avait fait la richesse de la région. Il vendait cette huile de palme aux pêcheurs le long du fleuve. Depuis des siècles, il existait des échanges entre les riverains et les habitants de la forêt. Les uns avaient du poisson à foison, les autres de l'huile de palme, du manioc et des bananes plantains. Cela assurait une alimentation équilibrée. Le poisson, riche en protéines, était emporté dans la forêt équatoriale, les plantes riches en fécule et la graisse végétale étaient laissées sur la rive.

Bandio était un monde plutôt fermé. Le rayon d'action d'une vie humaine se limitait à quelques dizaines de kilomètres. Pour assister à un mariage ou régler un problème d'héritage, on se déplaçait vers un autre village mais, dans l'ensemble, les habitants quittaient rarement leur région, voire jamais. Ils mouraient là où ils étaient nés. Quand Disasi Makulo a poussé son premier cri, en venant au monde, pas un seul villageois de Bandio ne connaissait le vaste monde. Ils ignoraient totalement qu'à un millier de kilomètres à l'ouest, au bord de l'océan Atlantique, étaient encore installés des Portugais. Ils ne savaient même pas qu'il existait un océan. L'Angola, la colonie des Portugais, avait perdu beaucoup de son éclat, tout comme le Portugal d'ailleurs, mais le portugais restait la principale langue commerciale sur la côte au sud de l'embouchure du Congo, pour les Africains également. Ils ne savaient pas davantage que, près de l'embouchure et en aval du fleuve, les Britanniques avaient pris la relève des Portugais depuis le XVIII^e^ siècle. Jamais au grand jamais ils n'auraient pu se douter que des Néerlandais et des Français étaient aussi venus s'installer, car aucun de ces Européens ne se rendait dans l'intérieur des terres. Ils restaient sur la côte et dans le proche arrière-pays et attendaient que les caravanes, menées par les commerçants africains, viennent leur proposer des marchandises provenant de l'intérieur des terres : essentiellement de l'ivoire, mais aussi de l'huile de palme, des arachides, du café, de l'écorce de baobab et des teintures comme l'orseille et le copal. Et des esclaves. En effet, même si à l'époque on avait commencé à interdire la traite partout en Occident, elle s'est poursuivie encore longtemps dans la clandestinité. Les Occidentaux proposaient en contrepartie des étoffes précieuses, des morceaux de cuivre, de la poudre, des mousquets, des perles rouges ou bleues ou des coquillages rares. Cette dernière monnaie d'échange n'avait rien d'un attrape-nigaud. Il s'agissait, comme dans le cas de monnaies officielles, de marchandises de grande valeur faciles à transporter et à compter et impossibles à falsifier. Mais Bandio était trop éloigné pour

qu'on y remarque grand-chose. Quand un de ces coquillages blancs et brillants ou un collier de perles apparaissait dans leur contrée, personne ne savait très bien d'où il venait.

Les gens du village où Disasi venait de naître ne savaient peut-être rien des Européens sur la côte ouest, mais ils étaient encore moins au courant, si tant est que ce fût possible, des grands bouleversements qui se produisaient à un millier de kilomètres à l'est ou au nord. A partir de 1850, la forêt équatoriale de l'Afrique centrale avait suscité l'intérêt des commerçants non seulement de l'île de Zanzibar, mais aussi de la côte est de l'Afrique (dans l'actuelle Tanzanie), et même jusqu'en Egypte, à deux mille kilomètres de là. Leur intérêt était éveillé par une matière première naturelle appréciée depuis des siècles partout dans le monde et considérée comme un produit de luxe pour la fabrication de tablettes chinoises signalant le statut social, de figurines indiennes et de reliquaires du Moyen Age : l'ivoire. Dans l'intérieur des terres en Afrique, on en trouvait d'excellente qualité en grandes quantités. Les défenses des éléphants africains donnaient les pièces d'ivoire les plus grandes et les plus pures du monde, pesant jusqu'à soixante kilos ou davantage. Contrairement aux éléphants d'Asie, à l'époque déjà rares, les femelles en Afrique avaient aussi des défenses. Vers le milieu du XIX^e^ siècle, cette réserve en apparence inépuisable fit l'objet d'une exploitation de plus en plus intense.

Dans le nord-est de ce qui devait s'appeler plus tard le Congo, là où la forêt équatoriale se transforme en savane, les négociants venaient de la vallée du Nil : des Soudanais, des Nubiens et même des coptes égyptiens. Ils avaient des clients jusqu'au Caire. Ils voyageaient vers le sud en passant par le Darfour ou Khartoum. Les esclaves et l'ivoire, obtenus essentiellement par des razzias et des parties de chasse, étaient les principaux produits d'exportation. A partir de 1856, ce commerce tomba peu à peu entre les mains d'un seul homme : Al-Zubayr, un puissant négociant dont l'empire s'étendait en 1880 du Nord-Congo jusqu'au Darfour. Officiellement, le domaine couvert par ses activités commerciales était une province d'Egypte ; dans la pratique il formait un véritable royaume. L'influence arabe se propageait jusqu'au sud du Soudan.

Cependant, ce fut surtout Zanzibar, une petite île de rien du tout dans l'océan Indien au large de la côte de ce qui s'appelle aujourd'hui la Tanzanie, qui joua un rôle capital. En 1832, l'installation sur l'île du sultan d'Oman, qui souhaitait contrôler la circulation des marchandises dans l'océan Indien, fut lourde de conséquences pour l'Afrique de l'Est. Zanzibar, qui avait pour toute richesse des noix de coco et des clous de girofle, devint la plaque tournante mondiale de l'ivoire et des esclaves. L'île

exportait vers la péninsule arabique, le Moyen-Orient, le sous-continent indien et la Chine.

En l'an 1870, les villageois de Bandio n'en remarquaient encore rien. Toutefois, comme les commerçants de Zanzibar disposaient d'excellentes armes à feu, ils s'aventuraient de plus en plus loin à l'intérieur des terres, plus loin que les Européens ne l'avaient jamais fait à l'ouest. Certains d'entre eux étaient purement arabes, d'autres avaient aussi du sang africain. Il s'agissait souvent d'Africains qui adhéraient à l'islam. On parle à présent des négociants afro-arabes ou swahilo-arabes ; au XIX^e^ siècle, on les appelait les arabisés. Le swahili, une langue bantoue utilisant de nombreux mots empruntés à l'arabe, se propagea de là jusqu'à l'ensemble de l'Afrique orientale. A partir de 1850, d'imposantes caravanes partirent de Zanzibar et du site côtier de Bagamoyo en direction de l'ouest, pour aller jusqu'aux rives du lac Tanganyika, huit cents kilomètres plus loin. La petite ville d'Ujiji, où Stanley "trouvera" Livingstone en 1871, devint un important comptoir commercial. De l'autre côté du lac, on pénétrait encore plus loin dans les terres, dans la région qui s'appelle aujourd'hui le Congo. Et tout comme pour le royaume d'Al-Zubayr, des sphères d'influence économique devinrent là aussi des entités politiques. Dans le sud-est du Katanga, Msiri, un négociant originaire de la côte est de l'Afrique, allait absorber un royaume existant : l'ancien royaume de Lunda, qui s'était fragilisé. De 1856 à 1891, il domina en souverain cette région riche en cuivre et contrôla les voies commerciales vers l'est. C'est ainsi qu'un intérêt à l'origine purement mercantile se compléta par une facette politique.

Un peu plus au nord opérait le tristement célèbre marchand d'esclaves Tippo Tip. Descendant d'une famille afro-arabe de Zanzibar, il dépendait directement du sultan, mais devint rapidement l'homme le plus puissant de tout l'est du Congo. Son autorité s'exerçait sur une zone s'étendant entre les Grands Lacs à l'est et le cours supérieur du Congo (que l'on appelle aussi Lualaba dans la région), à trois cents kilomètres à l'ouest. Le pouvoir de Tippo Tip ne reposait pas seulement sur son sens exceptionnel des affaires, mais aussi sur la force. Au début, il obtint ses marchandises de luxe – esclaves et ivoire – en tissant des liens d'amitié : comme les autres Zanzibarais, il concluait des alliances avec des chefs locaux pour pratiquer le troc. Un certain nombre de ces chefs devinrent les vassaux des négociants afro-arabes. A partir de 1870, la situation changea. A mesure que les tonnes d'ivoire affluaient vers l'est, les trafiquants d'esclaves comme Tippo Tip devenaient plus puissants et plus riches. En définitive, il s'avéra bien plus rentable de piller des villages entiers que d'acheter quelques défenses et quelques

adolescents. Pourquoi discuter pendant des journées entières avec le chef de village local et ingurgiter des quantités de vin de palme tiède que vous interdisait votre religion alors que vous pouviez tout aussi facilement réduire en cendres son village? Cela permettait d'obtenir, en plus de l'ivoire, des esclaves supplémentaires pour transporter l'ivoire. Le *raiding* prit le pas sur le *trading*, le pillage sur la négociation, les armes à feu avaient le dernier mot. Le nom de Tippo Tip faisait frémir une région aussi grande que la moitié de l'Europe. Ce n'était d'ailleurs pas son vrai nom (il s'appelait Hamed ben Mohammed el-Murjebi), mais sans doute une onomatopée reproduisant le bruit de son fusil.

A Bandio, le village de Disasi Makulo, on n'avait encore jamais entendu parler de lui. La scène était encore vide, le monde encore vert foncé. A gauche et à droite dans les coulisses, les négociants étrangers – les Européens chrétiens et les Afro-Arabes musulmans – se tenaient prêts à faire une percée jusqu'au cœur de l'Afrique centrale. Une telle initiative n'était possible que parce que les structures du pouvoir à l'intérieur des terres s'étaient décomposées, entre autres, du fait de la traite européenne des esclaves durant les siècles précédents. Il ne restait plus grand-chose des royaumes indigènes jadis si puissants et, dans la forêt vierge, les structures sociales avaient toujours été plus simples que dans la savane. Le vide politique à l'intérieur des terres ouvrait donc à l'étranger de nouvelles perspectives économiques. Pour utiliser la formulation la plus sympathique. En réalité s'annonçait une période d'anarchie administrative, de rapacité et de violence. Mais pas pour l'instant. Le petit Disasi, attaché contre le dos de sa mère, dormait, la joue posée contre son omoplate. Le vent bruissait à travers les arbres. Après un orage, la forêt équatoriale s'égouttait pendant des heures.

"Un jour quelques riverains étaient venus rendre visite à mes parents." C'est ainsi que commence le plus vieux souvenir de Disasi Makulo. Il devait avoir 5 ou 6 ans à l'époque. Ils leur firent un récit très étrange. "Ils racontèrent qu'ils avaient vu quelque chose de bizarre, un fantôme peut-être, sur le fleuve. «Nous avons vu, disaient-ils, une grande pirogue mystérieuse qui marche toute seule. Dans cette pirogue se trouve un homme tout à fait blanc comme un albinos, entièrement vêtu, on ne voit que la tête et les bras. Il a avec lui quelques hommes noirs.»[2]"

En plus des poissons et de l'huile de palme, les riverains et les habitants de la forêt équatoriale échangeaient des informations. Il arrivait souvent que les gens du fleuve racontent de curieuses histoires – tout ce qu'ils apprenaient des pêcheurs et

des commerçants venus d'ailleurs ! –, mais cette nouvelle paraissait très singulière. Ils n'en avaient de surcroît jamais eu écho. L'albinos habillé de la tête aux pieds que les riverains avaient vu n'était autre que Henry Morton Stanley. Les quelques Noirs étaient ses porteurs et ses aides de Zanzibar. La grande pirogue mystérieuse était le *Lady Alice*, son bateau en acier de huit mètres de long. Quand Stanley avait retrouvé en 1871 sur la rive du lac Tanganyika le prétendu médecin, missionnaire et explorateur Livingstone, qui était perdu, il s'était lancé de 1874 à 1877, à la demande des journaux pour lesquels il travaillait, le *New York Herald* et le *Daily Telegraph*, dans ce qui allait devenir la plus extraordinaire des expéditions : la traversée de l'Afrique centrale d'est en ouest, un voyage vertigineux à travers des marécages où guettait la fièvre des marais, des régions où vivaient des tribus hostiles et où sévissaient d'impitoyables rapides.

Vers le milieu du siècle, une frénésie de découvertes s'était emparée de l'Europe. Les journaux et les sociétés savantes passionnées de géographie mettaient au défi les aventuriers d'aller explorer les massifs montagneux, de décrire les cours d'eau et de cartographier les forêts vierges. Une sorte de fascination mythique existait pour "les sources" des rivières et des fleuves, en particulier celles du Nil. En 1871, peu de temps avant de rencontrer Stanley, le Britannique David Livingstone avait découvert le Lualaba, un large fleuve dans l'est du Congo sur lequel il était encore impossible de naviguer, qui coulait vers le nord et qui aurait pu être le cours supérieur du Nil. En 1875 cependant, Lovett Cameron, un compatriote présent sur les rives du même fleuve, se dit que le cours d'eau pouvait obliquer vers l'ouest et être en fait le fleuve Congo, dont on connaissait l'embouchure sur l'océan Atlantique des milliers de kilomètres plus loin. Mais aucun d'eux ne parvint à suivre le fleuve. Stanley, lui, y parvint.

En 1874, il partit de Zanzibar avec sa caravane. Pour plus de sûreté, il emporta son propre bateau. Le *Lady Alice* était démontable comme un jeu de Meccano. Ce qui permettait à ses porteurs de s'en sortir. Curieux spectacle sans doute que cette longue caravane parcourant l'ouest de l'Afrique sous la chaleur torride de la savane, à des centaines de kilomètres d'un cours d'eau navigable, avec tout à l'arrière vingt-quatre porteurs qui coltinaient les plaques brillantes aussi hautes qu'eux d'une coque en acier d'un autre monde.

Stanley soumit le lac Victoria et le lac Tanganyika à une exploration scrupuleuse. Il partit ensuite en direction de l'ouest et atteignit en 1876 la région du redouté Tippo Tip dont il fit la connaissance et qui s'avéra courtois. Il conclut avec lui un

accord. En échange d'un généreux dédommagement, Tippo Tip et ses hommes l'accompagneraient en direction du nord sur une partie du chemin, le long des rives du Lualaba. On qualifierait aujourd'hui une telle situation de gagnant-gagnant : Stanley bénéficiait de la protection de Tippo Tip, et Tippo Tip pouvait pénétrer dans de nouveaux territoires découverts avec Stanley.

Le système fonctionna, même si la présence du tristement célèbre négrier à la suite de Stanley suscitait bien des inquiétudes au sein de la population. Comme personne ne savait ce qu'était un explorateur, on prenait Stanley pour un énième marchand. Plus d'une fois une pluie de lances et de flèches empoisonnées s'abattit sur eux, plus d'une fois il y eut des morts. Bien que Stanley en ait souvent exagéré le nombre dans ses écrits (ce qui fit du tort à sa réputation), la fréquence des accrochages montre à quel point la traite arabe des esclaves avait totalement disloqué la région. Après une succession de cataractes, le fleuve devenait navigable et déviait vers l'ouest. Stanley appela le lieu Stanley Falls (qui deviendrait plus tard Stanleyville et plus tard encore Kisangani). Il prit congé de Tippo Tip et, accompagné par quelques pirogues traditionnelles, il s'enfonça plus loin dans une région où nul marchand européen ou afro-arabe ne s'était jamais aventuré.

Le 1er février 1877, à deux heures de l'après-midi, il traversa la région où vivaient les amis des parents de Disasi Makulo. Les riverains avaient été avertis de son arrivée à coups de gong et s'y étaient dûment préparés[3]. Une flotte de guerre de quarante-cinq longs canoës fabriqués dans des troncs d'arbres, avec chacun cent hommes à bord, fonça sur la flottille de Stanley. Il consigna l'événement par écrit : "Dans ces régions sauvages, notre présence ne suscite que furieuse haine et envie de meurtre, tout comme en eau peu profonde une embarcation fait remonter des sédiments boueux." Ce fut une des confrontations militaires les plus impressionnantes de son voyage. Des centaines de bras musclés pagayaient simultanément. Les pirogues fondirent sur le *Lady Alice* pour l'encercler. A la proue, des guerriers à la tête parée de plumes se tenaient prêts, avec leurs lances. A l'arrière étaient assis les plus anciens du village. Les tambours et les trompes faisaient un bruit assourdissant. "C'est un monde assoiffé de sang", écrivit Stanley, "et pour la première fois nous ressentons de la haine pour les répugnants et avides nécrophages de ces contrées[4]." Une première pluie de lances fut aussitôt suivie par un feu nourri. Stanley se fraya un chemin vers la rive. Une fois à terre, il aperçut des entassements de défenses d'éléphant et vit des crânes humains fichés sur des piques dans les villages. A cinq heures de l'après-midi, il était reparti.

L'incident parut isolé, une horrible apparition, une épiphanie inexplicable. Le calme revint, du moins c'est ce que crurent les villageois. Mais le passage de ces bateaux allait changer leur vie, et sans aucun doute celle de Disasi Makulo.

Une semaine plus tard, Stanley demanda pour la énième fois à un indigène sur la rive comment s'appelait le fleuve. Pour la première fois, il entendit : "*Ikuti ya Congo*" ("C'est le Congo")[5]. Une réponse simple qui le remplit de joie : il était désormais certain qu'il n'allait pas arriver aux pyramides de Gizeh, mais à l'océan Atlantique. Peu à peu, il vit aussi apparaître les premiers mousquets portugais. Le nombre de riverains diminuait, mais la faim, la chaleur, la maladie, la fièvre et les rapides prélevèrent un lourd tribut lors de cette traversée de l'Afrique centrale.

Le 9 août 1877, plus de six mois après être passé dans la région de Disasi, un Blanc épuisé et décharné s'évanouit à l'extrême ouest de cette immense région, près de l'océan Atlantique, à quelques kilomètres du comptoir commercial assoupi de Boma. Nul ne savait que cette loque humaine affamée était le premier Européen qui venait de traverser en bateau tout le Congo. Des quatre Blancs qui avaient entrepris le voyage avec lui, Stanley fut le seul à s'en sortir vivant. Sur les 224 membres de l'expédition, 92 seulement parvinrent à atteindre la côte ouest de l'Afrique. Ce voyage héroïque eut cependant des conséquences radicales : en trois ans, de 1874 à 1877, Stanley avait sillonné et cartographié deux lacs gigantesques, le lac Victoria et le Tanganyika, il avait démêlé l'hydrologie complexe du Nil et du Congo et déterminé la ligne de partage des eaux entre les deux plus grands fleuves d'Afrique, il avait cartographié avec précision le cours du Congo et s'était frayé un chemin à travers l'Afrique équatoriale[6]. Le monde ne serait plus jamais le même. Aujourd'hui, on associe le nom de Stanley à une seule petite phrase maladroite – "*Doctor Livingstone, I presume?*" – avec laquelle il s'est efforcé de respecter dans les tropiques le sens du décorum de l'époque victorienne, plutôt qu'à sa prestation bien plus impressionnante, qui allait changer pour toujours la vie de centaines de milliers d'autochtones en Afrique centrale.

Les habitants de la région de Disasi Makulo crurent avoir vu un fantôme. Ils ne pouvaient pas savoir qu'à des milliers de kilomètres au nord existait un continent froid et pluvieux où, durant le siècle précédent, un phénomène aussi banal que l'eau bouillante avait changé le cours de l'histoire. Ils n'avaient pas connaissance de la révolution industrielle qui avait modifié l'aspect de l'Europe. Ils ignoraient qu'une société essentiellement agricole comme la leur était maintenant dotée de mines de charbon, de cheminées d'usine, de trains à vapeur, de banlieues, de lampes à